PQ
2015
N4
1807
ptie.4

Armoire A
tablette 2

M2696

OEUVRES

POSTHUMES

DU DUC DE NIVERNOIS,

QUATRIEME PARTIE,

CONTENANT SON THÉATRE DE SOCIÉTÉ,
OU LES DIVERTISSEMENTS ET PROVERBES
ANNONCÉS DANS SON ÉLOGE,
Premiere partie de ces OEuvres posthumes, page 84.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS
PAR N. FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU.)

370532
23.8.39

PQ
2015
N4
1807
ptie.4

THÉATRE

DU DUC DE NIVERNOIS.

DÉTAIL

DE LA REVANCHE PRISE CHEZ M. LE COMTE DE FLAMARENS PAR M. LE DUC DE NIVERNOIS, LE 5 OCTOBRE 1773.

MADAME Billioni est venue faire un compliment à madame de Rochefort, à qui M. de Nivernois l'a présentée : elle était habillée en homme sous le nom du signore Tenducci, musicien italien, venant de Londres, et adressé à M. de Nivernois par une lettre de mademoiselle Pitt.

COMPLIMENT DU SIGNORE TENDUCCI.

MADAME,

Je viens sotto les favorables auspices de l'illustre mademoiselle Pitt, me prendre la liberté

d'umilier à vous mes debiles talents, ensemble avec les fervens obseques de mon cœur. Le deffaut de pratique dans la langue françoise me niegue le mode de pouvoir me exprimer avec la propriété qui conviendroit en face à une dame aussi distincte comme elle est en tout genre; mais voyant autour à elle tant d'illustres personnages qui sont bien pratiques de mon natif langage, leur respectable présence me fait courage, et me donne l'ame d'oser me présenter à V. E., et spécialement me confiant moi dans l'innée bonté et générosité de V. E., comme encore dans la haute protection de mademoiselle Pitt et de M. le duc de Nivers. J'espere que madame se daignera m'honorer des ses précieux commandements, et me permettra de lui faire sentir un petit essai de mon modique talent en testimoniage du profondissime respect que pour V. E. je professerai toute ma vie.

LETTRE DE MADEMOISELLE PITT.

A Knigts'brige, august the 26 th 1773.

Je vous ai écrit il y a trois jours, monsieur le duc, et je recommence aujourd'hui. Cela n'est-il pas bien vif pour une Anglaise? Vous

ne recevrez pourtant ma lettre que dans six semaines environ, parcequ'elle va d'abord faire un tour à la Haye avec celui qui la porte, et je ne saurais vous l'envoyer par une autre voie: vous allez savoir pourquoi; c'est la suite d'un château en Espagne que j'ai fait hier, et dont je vous prie de faire les honneurs à notre amie du Luxembourg.

Pour commencer en bon architecte par les fondements, je vous dirai que lisant l'autre jour dans nos papiers publics une promotion de l'ordre de Marie-Thérese, je me suis mis à songer que ce nom impérial est aussi celui de notre amie, et que c'est un jour de fête pour toute la société du Luxembourg. Je me suis imaginé qu'on se rassemblerait ce jour-là ou quelqu'un des jours voisins, soit avant, soit après pour chommer la fête, et il ne s'agissait plus que de deviner où, afin d'y envoyer mon hommage et mes vœux.

J'ai d'abord pensé que ce pourrait bien être dans cette délicieuse campagne dont vous m'avez tant parlé, ce joli moulin (1) dont la meû-

(1) Moulin-Joli, sur la Seine. La meûniere dont il est question ici était madame Le Comte; le meûnier M. Watelet. Toute cette lettre et tous les divertissements qui composent ce théâtre renferment une foule d'allusions de so-

niere est si aimable : je sais qu'elle et son garde moulin aiment notre amie de tout leur cœur; je sais qu'elle le leur rend bien; je sais que leur habitation est, après la mienne de Knigts'brige, la plus charmante de l'univers, et cela me paraissait fait exprès pour être le lieu de la scene: mais la saison est bien avancée, les jours bien courts, et le temps bien incertain; ainsi j'ai jugé que malgré les charmes du moulin et de ses maîtres, il ne serait pas question de campagne.

Par la même raison j'ai chassé Crosne de ma pensée, malgré la fraternité, malgré les excellentes clarinettes, malgré la jolie riviere, malgré le théâtre de l'orangerie, le vin de Soterne et les lapins de Senars, et il a fallu renfermer ma vaste imagination dans l'enceinte de votre petite ville de Paris.

Alors votre maison, M. le duc, s'est offerte à moi la premiere, comme de raison, et puis l'hôtel de Brissac, et puis la jolie boîte de M. de Kéralio, et puis le superbe appartement de mon ami l'abbé de Spa, et puis l'élégante maison de notre charmante maréchale; mais j'ai

ciété, et d'applications du moment, dont le charme faisait valoir ces charmants impromptu, mais dont il est difficile que l'on puisse apprécier aujourd'hui la finesse, la grace, et l'à-propos.

rejetté toutes ces idées. Votre salon m'a paru trop beau, et le reste de la maison trop laid; la galerie de l'hôtel de Brissac n'est pas meublée, parceque rien ne finit chez cette petite dame d'atours que nous aimons tant malgré son goût pour l'intrigue; la boîte de M. de Keralio est trop petite aussi: je sais bien que dans les petites boîtes sont les bons onguents; mais pour une fête j'ai pensé qu'on donnerait plutôt un souper et un concert que des onguents. L'appartement de notre petit abbé, qui est si élégamment meublé, ferait bien l'affaire; mais j'ai pensé que des livres, des tableaux, des estampes, des bronzes dorés, et des lustres, ne suffisent pas, qu'il faudrait encore des casseroles, des assiettes, des couverts et des serviettes, sans quoi une fête est bien maigre. Il y a bien de tout chez notre charmante maréchale, et tout y est comme elle-même de la plus grande magnificence, et du goût le plus exquis; mais une réflexion que vous trouverez juste m'a fait abandonner cette idée quoiqu'à regret: je me suis dit que quand on arriverait chez elle, après être bien convenu de tout avec elle, on trouverait peut-être la porte fermée, la cuisine sans feu, les clefs de l'appartement perdues, et madame la maréchale partie sans

se souvenir de rien pour aller je ne sais où. Vous savez ce qui est arrivé une fois après sa comédie de Saint-Cloud: j'ai songé qu'on ne voudrait pas s'exposer au même accident, et je me suis rabatue sur la maison de mon sigisbé le comte Loup. Ce qu'il aime le mieux au monde après moi, c'est notre Thérese: il aura brigué pour sa maison la faveur de servir à la fêter, et le voisinage l'y rend très propre. D'ailleurs notre amie est accoutumée à y recevoir avec tous ses amis de ces petites galanteries qui font le charme de la société: elle arrivera là comme une bête, sans se douter de rien, et elle y sera fêtée comme un ange. Voilà ce que je me suis dit: cela m'a déterminé, et j'ai établi mon château en Espagne dans la rue de Vaugirard.

Le château placé et bâti, c'est comme le corbillon, qu'y met-on? J'ai pensé que mon sigisbé ne manquerait pas de rassembler M. et madame la Ruette, et M. Clairval mon ami, qui sont si honnêtes, si aimables, et si attachés à notre amie; j'ai pensé que vous fourniriez de la musique et des paroles, et que avec cela vous auriez un concert délicieux. C'est là, M. le duc, que je veux mettre du mien, et fournir mon contingent.

Vous vous souvenez du signore Tenducci, je n'ose pas dire ce grand garçon, mais du moins ce grand virtuose italien que vous avez entendu à Londres, et que vous aimiez tant. Il a fait nos délices jusqu'à présent, il nous quitte pour retourner à Rome, et je le lui passerais si vous y étiez encore ambassadeur; mais enfin il nous quitte, et nous le regrettons bien. Vous ne sauriez croire le succès qu'il vient d'avoir dans un petit opéra-bouffon de Covent Garden; c'est une piece tirée d'un de vos romans qu'on appelle Acajou: je le crois du pauvre Duclos notre ancien ami, et la piece est encore plus jolie que le roman, sur-tout quand elle est jouée comme nous venons de la voir. Le signore Tenducci jouait le rôle du prince amoureux; et malgré tout ce que les connaisseuses y pouvaient trouver à redire, il a joué et chanté avec un goût, une grace, et une perfection, qui ont fait tout oublier, et nos femmes en ont la tête tournée. Or cette aimable créature passe par Paris en s'en retournant, et voici la piece importante de mon château en Espagne. J'ai dit, M. Tenducci part naturellement un tel jour, il arrivera naturellement un tel jour, et ce sera peut-être celui où ma Thérese et ses amis seront rassemblés pour un concert chez mon cher sigisbé.

Je veux que mon virtuose s'y trouve, et y célebre en mon nom ma charmante amie; je l'adresserai au duc de Nivernois qui le présentera, et, qui pis est, je lui donnerai à chanter un air du duc de Nivernois. Vous avez peut-être oublié, M. le duc, cet air italien que vous avez fait ici pour feu mylady Bolimbroke, notre amie, sur ces paroles connues : *Quanto mai felici siete, innocenti pastorelle!* Eh bien! j'en avais une copie, et voici ce que j'ai fait. Comme les paroles ne convenaient pas à la circonstance, j'en ai fait faire d'autres par un jeune Italien tout plein d'esprit que nous avons ici : c'est le neveu du ministre de Toscane; l'oncle est généralement aimé et estimé ici de tout le monde, et le neveu est un jeune homme de la plus grande espérance : il m'a parodié votre air à merveille, et c'est là ce que vous chantera M. Tenducci. Encouragez-le, M. le duc, car il est timide, et sur-tout il craint de chanter de l'italien à Paris, d'autant plus qu'il m'est échappé de dire devant lui que notre Thérese ne sait pas l'italien ; cela a pensé le faire changer de route, mais je l'ai rassuré en lui disant qu'elle serait entourée d'amis à qui l'italien est aussi familier que le français. Je ne sais si mon aimable compatriote, la douce, l'honnête, la sensible ma-

dame Dromgold pourra y être, et je ne sais pas si elle entend l'italien; mais en tout cas vous lui expliquerez, comme à notre amie, les paroles de mon Florentin.

Vous n'aurez pas la même peine avec cette grande belle dame dont le fils est exilé depuis trois ans: elle est trop sensible pour n'avoir pas appris l'italien qui est la langue des cœurs tendres. Pour le marquis de Brancas il n'aura pas besoin de commentaire; ses ancêtres parlaient napolitain du temps de saint Louis, et lui-même il a ramé sur les galeres de Malte. Vous n'aurez rien à expliquer non plus à l'abbé de Bonneval, ni à l'évêque de Périgueux: celui-ci revient de Rome où il a été faufilé avec les plus jolies princesses du pays, et l'autre fait de si jolis vers français qu'il sait sûrement l'italien et même l'anglais, sans compter le grec et le latin. Quant au marquis de Fellino, qui y sera sans doute, vous n'en serez pas embarrassé: il serait plaisant qu'un homme eût fait pendant vingt ans le bonheur d'une province d'Italie (1) sans savoir la langue du pays; cela ne peut pas s'imaginer, et à moins qu'il ne soit devenu sourd depuis quelque temps, je

(1) Les états de Parme.

suis bien sûre qu'il ne perdra pas un mot de mes paroles. Je voudrais que personne n'en perdît rien, car en vérité elles sont charmantes.

Tout va donc à merveille, M. le duc, excepté que voilà une lettre bien longue; mais votre grace est indulgente, et voudra bien convenir qu'il m'était difficile d'être plus courte ayant tant de choses à dire. Ah! que je me trouve malheureuse de ne pouvoir passer la mer avec M. Tenducci! je la passerai bientôt pourtant, comme je vois qu'il m'est absolument nécessaire de retourner à Aix-la-Chapelle pour ma santé; mais il me sera absolument impossible d'en profiter pour faire un tour à Paris. Oh! que j'aurais eu de plaisir à tomber des nues chez mon sigisbé le jour de la fête de ma Thérese! Hélas! cela n'est pas possible; il faut remettre ce doux voyage à l'année prochaine, comme je m'en flatte, et en attendant je vous renouvelle, M. le duc, la tendre et fidele amitié que vous me connaissez pour vous.

AIR ITALIEN.

Di Teresa suoni il nome
Fino all'etra in lieti accenti!

Rose, e gigli alle sue chiome
Sparga ognun che amar la sa!

Oggi il dì si rinnovella
In cui piacque ai numi amici
Di donarci alma si bella
Che felici ognor ci fa.

Qual contento il sen m'inonde!
La mia lingua dir non puote,
Tacce il labbro, et si confonde
Nella gioia, e nel piacer.

Ma Teresa a cui gli affetti
Del mio cuor tutti son noti,
Vedeben che piu dei detti
E facondo il mio tacer.

TRADUCTION.

Que le nom de Thérese retentisse
Jusqu'au ciel en chants d'alégresse!
Que lis et roses sur sa chevelure
Soient répandus par quiconque sait l'aimer!

Aujourd'hui le jour se renouvelle
Auquel il plut aux dieux amis
De nous donner cette ame si belle
Qui nous rend incessamment heureux.

Quel contentement inonde mon cœur!
Ma langue ne peut le dire,
Ma levre se tait et se confond
Dans la joie et dans le plaisir.

Mais Thérese à qui les sentiments
De mon cœur sont tous connus,
Voit bien que plus que les paroles
Mon silence est éloquent.

A la fin de l'air italien on a passé dans la chambre où était le théâtre, et on a joué le *proverbe du Peintre aveugle*, proverbe mêlé d'ariettes.

LE PEINTRE AVEUGLE,

PROVERBE MELÉ D'ARIETTES.

ACTEURS.

LE PEINTRE.
UN MYLORD.
UN BARON allemand.
UNE VIEILLE DAME FRANÇAISE.
LE VALET DU PEINTRE.

La scene est dans l'atelier du peintre. On y voit plusieurs tableaux ou esquisses de côté et d'autre. A droite un chevalet avec un tableau couvert d'un rideau, et à gauche une table avec un porte-feuille et des crayons dessus.

LE PEINTRE AVEUGLE.

SCENE PREMIERE.

LE PEINTRE ET SON VALET. (*Le valet le conduit à sa table.*)

LE VALET.

Vous y voilà, monsieur, vous voilà devant votre table.

LE PEINTRE *cherchant de la main comme un aveugle.*

Mon porte-feuille est là... Oui... c'est bon... Mes pastels... Ah ! les voilà... Mon grand crayon rouge... Le voici.

LE VALET.

Oui, monsieur, tout y est, tout est rangé à l'ordinaire... et puis voilà votre chevalet sur votre droite, un peu en arriere de la table.

LE PEINTRE.

Et n'as-tu pas oublié de mettre un rideau sur le tableau?

LE VALET.

Celui qui est sur le chevalet? le portrait

de cette dame dont on vous a tant parlé?

LE PEINTRE.

Oui, ce portrait qu'un abbé m'a commandé il y a huit jours.

LE VALET.

Le rideau y est, monsieur.

LE PEINTRE.

Fort bien. Laisse-moi, je veux dessiner un peu ce soir; il ne faut jamais se coucher sans avoir fait une étude.

(*Le valet sort.*)

SCENE II.

LE PEINTRE.

Taillons nos crayons, et chantons une petite chanson chemin faisant. Quand on travaille et qu'on ne voit goutte cela tient compagnie.

(*Il chante.*)

C'est un préjugé vulgaire
De ne voir qu'avec les yeux;
J'ai perdu mon luminaire
Et n'en travaille que mieux:
L'image une fois tracée,
Et bien empreinte au cerveau,
Rien ne distrait la pensée
Par un autre objet nouveau.

Que de choses dans la vie
Il faudrait faire à tâtons!
Qui n'a pas femme jolie
Entendra bien mes leçons:
Chacun se ferait l'idée
D'un objet tout plein d'appas;
L'ame en serait possédée,
On ne s'en lasserait pas.

Quelquefois une fillette
Épouse un pauvre vieillard;
Gare alors que la poulette
Ne voie un jeune égrillard!
Le dégoût du bon menage
Entre aussitôt par les yeux;
Aveugle on eût été sage,
On aurait gardé le vieux.

C'est ma foi bien vrai; ce n'est pas une chanson que tout cela... Allons, travaillons... Voilà mes crayons taillés.

(*Le valet entre comme le Peintre se met à dessiner.*)

SCENE III.

LE PEINTRE, SON VALET.

LE VALET.

Monsieur, il y a là-dedans un jeune Mylord

anglais avec un vieux Baron allemand qui demandent à vous parler.

LE PEINTRE.

Fais-les entrer, et apporte des lumieres.

(*Le valet sort.*)

SCENE IV.

LE PEINTRE.

Cela va assez bien depuis quelque temps. Je crois que c'est un bonheur pour moi d'avoir perdu la vue : la singularité d'un aveugle qui fait des portraits ressemblants, m'attire plus de pratiques depuis mon accident que je n'en avais eues dans tout le cours de ma vie... A quelque chose malheur est bon.

SCENE V.

LE PEINTRE, LE MYLORD, LE BARON, LE VALET, *apportant des bougies qu'il met sur la table.*

LE VALET, *annonçant.*

Mylord... et M. le Baron de...

LE PEINTRE.

Approchez des fauteuils, et laissez-nous.
(*Le valet approche deux fauteuils, et s'en va.*)

SCENE VI.

LE PEINTRE, LE MYLORD, ET LE BARON.

LE PEINTRE *se rasseyant, après avoir salué de côté et d'autre.*

Messieurs, je vous demande pardon de ne pas vous rendre tous les respects que je vous dois, mais vous voudrez bien excuser un pauvre aveugle.

LE MYLORD.

Est-ce qu'il est vrai, comme j'espere, monseur, vous est justement aveugle des deux ayeux?

LE PEINTRE.

Oui, Mylord, car j'entends bien que c'est vous qui me faites l'honneur de me parler: je suis aveugle des deux yeux.

LE MYLORD.

Prodigious en vérité... excessivement prodigious... Aveugle des deux ayeux et peinter... M. le Baron de... willez vous expliquer...

LE BARON.

Oh! non pas expliquer moi, monsi Melord...

Parle vous beaucoup; moi pas pon pour parler la langage du Français. Parle vous beaucoup, monsi Melord... Vous parle raisonnablement assez: moi chante le petit chanson de France fort pon comme vous savez, mais pas pon pour parler en parlement... Parle vous beaucoup.

LE MYLORD.

Fort bien, Baron, je dois parler moi... (*au Peintre.*) Monseur, j'ai voyagé beaucoup, terriblement, et je ne rencontrais en aucune part aucune chose aussi extraordinaire. Monseur Peinter, est-ce qu'il est vrai que vous étiez toujours aveugle justement comme vous l'êtes à ce temps?

LE PEINTRE.

Non, Mylord, je le suis devenu depuis quatre ans; c'est la suite d'une fievre maligne dont j'ai pensé mourir.

LE MYLORD.

Monseur Peinter, j'ai entendu aucunes fois de plusieurs peinters qui ont continué dedans leur art après la perte de leurs ayeux; mais je n'entendais jamais qu'ils pouvaient peindre la ressemblance, et on dit que vous y réussissez dans la perfecchien. C'est là véritablement ce qui est admirable, et je vous prie de nous dire comment cela il est possible.

LE PEINTRE.

C'est l'effet de l'application que j'avais mise toute ma vie à bien saisir les physionomies et à les rapporter aux caracteres. J'avais reconnu par cette étude que chaque nuance de caractere a une nuance de physionomie qui lui est correspondante, et que les traits sont placés dans de certaines proportions pour produire un certain effet selon les différents caracteres : en conséquence j'ai essayé, quand je me suis trouvé aveugle, de peindre le portrait d'après la description détaillée qu'on me faisait de l'humeur et des qualités des personnes, et j'y ai acquis une si grande habitude que j'attrape la ressemblance aujourd'hui plus facilement et plus sûrement que je ne faisais autrefois avec deux très bons yeux. Vous en aurez la preuve si vous me faites l'honneur de me commander quelque ouvrage.

LE MYLORD.

Oh! oui, monseur Peinter, nous sommes beaucoup, le Baron et moi, pour vous prier d'une portrait qui nous intéresse. Il faut vous faire la descripchien de la caractere, il est vrai.

LE PEINTRE.

Oui, Mylord, et me dire si c'est un homme ou une femme.

LE BARON.

Oh! il est une tame femelle, monsir... moi fort pon pour cela dedans le langue,.. Parle vous tout présentement, Melord.

LE MYLORD.

Oui, monseur, c'est une daime, et nous voulons emporter son ressemblance pour faire voir chacun dans notre patrie la modele du perfecchien. Je devrai, pour bien donner l'idée de sa caractere, vous chanter une petite chanson où ses belles qualités sont décrits fort bien.

LE PEINTRE.

Vous chantez donc le français, Mylord?

LE MYLORD.

Oui, nous chantons tous deux, le Baron et moi, et nous prononçons fort bien en vérité dans la musique.

LE PEINTRE.

C'est que cela va plus lentement, et puis on n'a point à chercher ses paroles, on les sait par cœur.

LE MYLORD.

Oui, c'est cela il est vrai, et la prononciechien il est noté par le maître. Vous allez voir dans le chanson pour la caractere de cette daime.

(*Il chante.*)

Son esprit à la justesse
Sait unir l'aménité,
Graces et délicatesse,
Finesse et simplicité.
Ce qu'il faut penser et dire,
Elle l'a dit et pensé;
Souvent par un seul sourire
Un bon mot est prononcé.

Son cœur est tendre et sensible;
Le ciel la fit pour aimer;
Mais un sentiment paisible
A seul droit de l'animer.
L'amitié vive et constante
Chez elle a fixé sa cour;
C'est là qu'elle est si charmante
Qu'on la prendrait pour l'Amour.

Son humeur toujours la même
Plaît par son égalité;
Son goût ne veut rien d'extrême,
Rien de faux, ni d'apprêté:
Pour que son portrait ressemble,
Et qu'il soit fidele en tout,
Il faut qu'il unisse ensemble
Le cœur, l'esprit, et le goût.

LE BARON.

Oh! pon, pon, Melord; il est fort pon. Il est le portrait à la naturel.

LE PEINTRE, *à part.*

Voici une chose bien extraordinaire... Je

n'aurai pas de peine à gagner en bonne conscience l'argent de ces messieurs.

LE MYLORD.

Vous parlez tout bas, monseur Peinter : est-ce que vous entendez la chanson sur la caractere? est-il vrai?

LE BARON.

Oh! je suis pour cela; je comprends assez... Il n'a pas encore l'entendement; je acheve moi avec le petit chanson du comte Zizendorff pour ce charmante tame : le comte il l'a donne à moi quand il a parti pour Schwartzback, où son pere il est morte.

LE PEINTRE.

Comme il vous plaira, M. le Baron; je serai toujours charmé de vous entendre quoique cela ne soit pas nécessaire.

LE BARON.

Allons, je chante le petit chanson comme j'ai dit à vous; c'est sur le même tame, vous savez?

On l'aime à la folie
D'abord qu'on la connaît;
Elle charme, elle plaît, (*bis.*)
Avec elle on voudrait
Passer la vie.

D'abord qu'on la connaît
Elle charme, elle plaît:
Quand on l'a pour amie,
On en a pour la vie.
Chez elle rien n'ennuie,
Tout attache et tout plaît.

On l'aime à la folie
D'abord qu'on la connaît;
Elle charme, elle plaît, (*bis.*)
On l'aime à la folie,
A la folie.

LE PEINTRE.

Fort bien, messeigneurs, je suis parfaitement au fait, et je vous ferai voir bientôt ce que vous desirez.

(*Le valet entre sur ces derniers mots.*)

SCENE VII.

LE PEINTRE, LE MYLORD, LE BARON, ET LE VALET.

LE VALET.

Monsieur, monsieur, il y a là-bas une petite vieille qui demande à vous parler. Elle paraît bien pressée.

LE PEINTRE.

Bon ; fais-là entrer dans ma chambre ; elle attendra que ces messieurs aient fini. A tous seigneurs tous honneurs.

LE VALET.

Mais, monsieur, elle est venue en carrosse ; elle a trois beaux laquais et deux grands flambeaux, et elle dit qu'il faut qu'elle vous parle tout-à-l'heure : et puis, monsieur, elle est en vérité toute gentille cette petite vieille ; elle est vive comme un poisson.

LE MYLORD.

Ne vous gênez pas vous, monseur Peinter. Faites entrer cette vieille jolie daime, nous nous amuserons, le Baron et moi, à regarder vos belles études.

LE PEINTRE, *au valet qui sort après les premiers mots.*

Fais donc entrer cette dame... En vous remerciant de votre bonté, messeigneurs. Je souhaite que vous trouviez ici quelque chose qui puisse vous amuser ; mais j'ose vous supplier de ne pas lever le rideau qui couvre un tableau qui doit être là sur mon chevalet.

LE MYLORD.

Soyez tranquille dans votre paix, monseur

Peinter, nous sommes avec la discréchien.

(*Le Mylord et le Baron se retirent au fond, et regardent les tableaux.*)

SCENE VIII.

LE PEINTRE, LE MYLORD, LE BARON, LA VIEILLE DAME, ET LE VALET.

LE VALET.

Monsieur, c'est madame la comtesse de...

LA DAME.

Quoi donc, monsieur le peintre aveugle, on a autant de peine à vous voir qu'à être vu de vous!

LE PEINTRE.

J'y perds sûrement beaucoup, madame; mais vous n'y perdez guere.

LA DAME.

Comment... fort joli, en vérité... fort galant... Quel âge avez-vous, monsieur?

LE PEINTRE.

Trente-deux ans, madame; et je suis devenu aveugle à vingt-huit.

LA DAME.

Quel dommage!

LE PEINTRE.

Je n'en sais rien, madame... Mais voulez-

vous bien me permettre de m'asseoir à cause de mon incommodité... Vous devez avoir un fauteuil là, madame.

(*Le valet approche le fauteuil, et s'en va.*)

LA DAME, *s'asseyant.*

Oui, mon ami, je suis fort bien: mettez-vous à votre aise, je vous prie... Mais qui sont ces messieurs là-derriere, s'il vous plaît?

LE PEINTRE.

C'est un seigneur anglais et un seigneur allemand, qui n'ont pas fini avec moi, et qui ont bien voulu permettre qu'on ne vous fit pas attendre.

LA DAME.

Fort bien. Les étrangers sont assez polis ordinairement.

LE PEINTRE.

Souvent plus que nous, madame.

LA DAME.

Oui, vous avez raison. Mais écoutez-moi, je suis fort pressée, on m'attend à un vingt-un de l'autre côté de l'eau.

LE PEINTRE.

Je suis fort pressé aussi, comme vous voyez, madame, et je vous prie de me donner vos ordres.

LA DAME.

Je pars demain pour Fontainebleau, et je

veux absolument emporter avec moi le portrait d'une femme charmante que j'aime à la folie. Je veux l'avoir ce soir; ainsi mettez-vous à l'ouvrage tout-à-l'heure.

LE PEINTRE.

Madame...

LA DAME.

Oh! écoutez, monsieur, et n'interrompez pas; nous sommes pressés tous les deux:

Oui, mettez-vous vîte à l'ouvrage,
Car je veux l'avoir dès ce soir,
Et rassemblez dans cette image
Tous les traits que l'on aime à voir;
C'est là votre devoir.
Que tout plaise et tout engage
Dans cette image;
Mettez-y tout votre savoir,

Entendez-vous?

LE PEINTRE.

Oui, Madame, un peu... mais cela est trop vague. Des aimables traits... tout le monde a de cela, et j'ai besoin d'un détail plus circonstancié.

LA DAME.

Oh bien! tenez... Si vous aimez les circonstances, écoutez-moi:

Elle a plus d'esprit toute seule

Que n'en ont tous les beaux esprits,
Et ne fait jamais la bégueule
Comme on fait souvent à Paris.
Indulgente,
Complaisante,
Elle sait pardonner aux sots;
Sans malice,
Sans caprice,
Elle anime tous les propos.
C'est sans peine,
Et sans gêne,
Qu'elle charme à tout moment;
Ne rien dire,
Qui n'attire,
Est en elle un sentiment;
Ne rien faire
Que pour plaire,
Voilà tout le soin qu'elle prend;
C'est sans peine,
Et sans gêne,
Qu'elle sait plaire à tout moment.

Tous les soirs dans son hermitage,
Elle rassemble un choix d'amis:
De tout état et de tout âge
Pourvu qu'on aime on est admis.
C'est là qu'on voit s'unir sans cesse
La décence et la liberté,
La raison avec la tendresse,
La sagesse avec la gaieté.

Je voudrais sans cesse autour d'elle

Voir les femmes se rassembler,
Et la prendre pour leur modele
Dans l'espoir de lui ressembler.
Tout le monde
A la ronde
Deviendrait un charmant séjour;
Qui contemple
Son exemple
Doit apprendre à plaire à son tour;
Sage école
Où la folle
Perdrait son air éventé;
Douce étude
Où la prude
Perdrait son air affecté.
Tout le monde
A la ronde
Deviendrait un charmant séjour;
Qui contemple
Son exemple
Doit apprendre à plaire à son tour.

LE PEINTRE, *à part.*

Ma foi, voilà qui est fort plaisant... c'est l'aventure des brancarts.

LA DAME.

Qu'est-ce que vous marmottez-là, mon ami? n'êtes-vous pas satisfait de la description?

LE PEINTRE.

Pardonnez-moi, Madame; mais souffrez

que je rappelle ces messieurs; je veux vous satisfaire tous trois à la fois.

LA DAME.

Vous êtes le maître, pourvu que je sois servie tout-à-l'heure.

LE PEINTRE.

Oui, Madame, ou à-peu-près... Messieurs, oserais-je vous prier de revenir nous joindre? vous ne serez pas de trop.

SCENE IX.

LE MYLORD, LE BARON, LE PEINTRE, ET LA DAME.

LE MYLORD.

J'ai l'honneur de vous saluer, Madaime.

LE BARON.

Ma tame, je suis pon serviteur.

LA DAME.

Votre très humble servante, messieurs.

LE PEINTRE.

J'ose vous supplier de me donner tous trois un moment d'attention. Je vais vous étonner et vous contenter en même temps... La Pierre!...

SCENE X.

LE MYLORD, LE BARON, LE PEINTRE, LA DAME, ET LE VALET.

LE VALET.

Que voulez-vous, monsieur? Faut-il appeler les gens, et éclairer sur l'escalier?

LE PEINTRE.

Non. Approche le chevalet, et prends garde au tableau.

LE VALET.

Oui, monsieur.

LE PEINTRE.

Place-le ici auprès de moi, de façon que madame la comtesse et ces messieurs le voient bien.

LE VALET.

Voilà qui est fait.

LE PEINTRE.

Donne-moi le rideau.

LE VALET.

Tenez, monsieur.

(*Le valet sort.*)

SCENE XI.

LE MYLORD, LE BARON, LE PEINTRE, ET LA DAME.

LE PEINTRE, *levant le rideau.*

Regardez, madame et messeigneurs... regardez.

LE MYLORD, LE BARON, ET LA DAME, *ensemble.*

C'est ma Thérese.

(Tous trois considerent le tableau.)

LE MYLORD.

Elle est parlante, en vérité.

LE BARON.

En vérité.

LA DAME.

Parlante, parlante. En vous remerciant, mon ami. Appelez mes gens pour qu'ils le mettent dans mon carrosse; et dites-moi ce qu'il vous faut, j'en paierai ce que vous voudrez.

LE PEINTRE.

Il n'y aura pas de difficulté sur le prix, madame, je ne suis pas cher; mais je ne saurais vous laisser emporter le tableau, il n'est pas à moi.

LA DAME.

Comment! ce n'est pas vous qui l'avez peint?

LE PEINTRE.

Pardonnez-moi, madame; mais il m'a été commandé par un jeune abbé qui s'en va en Bourgogne: c'est pour lui que je l'ai fait, et il lui appartient. Il est vrai que comme il ne me l'a demandé que pour son retour, j'aurai bien le temps de lui en faire un autre; mais en ce cas celui-ci doit être pour Mylord et M. le Baron qui sont venus avant vous, madame, et qui m'ont donné leurs ordres les premiers.

LA DAME.

Il n'y a ni premiers ni derniers qui tiennent: je veux qu'il soit à moi, et il y sera. Je ne suis ni mylord, ni baron, ni abbé; mais je suis femme, et j'emporterai le portrait.

LE MYLORD ET LE BARON, *ensemble.*

Mais, madaime; mais, ma tame...

LA DAME.

Ah! fi, comme vous prononcez le français!... Vous m'écorchez les oreilles.

LE MYLORD.

Il est vrai, comme vous dites, madaime, je n'ai pas le prononciechien comme vous; mais j'ai plus de droit à la portrait aussi comme M. le Baron, et nous ne prétendons pas...

LA DAME.

Que vous prétendiez ou que vous ne pré-

tendiez pas, mon cher Mylord et mon cher Baron, cela m'est parfaitement égal, je vous assure. Le portrait est à moi, il doit y être, et il y sera, parceque je le veux.

TOUS TROIS, *en trio.*

LA DAM. Je le veux.
LE MYL. Et nous deux.
LA DAM. Il est à moi, je le veux. } *ensemble.*
LE MYL. Le premier est pour nous deux. }
LA DAM. C'est pour moi.
LE MYL. Et pourquoi?
LA DAM. Je vous dis qu'il est pour moi. } *ensemble.*
LE MYL. Croyez-vous donner la loi? }
LE MYL. Ah! quelle rage!
LA DAM. Quel outrage!
LE MYL. Quelle rage!
LA DAM. Faites m'en raison. } *ensemble.*
LE MYL. Faites en raison. }
LE BAR. Non, non.

TOUS TROIS, *ensemble.*

Faites m'en raison.
Faites en raison.

LA DAM. C'est à moi, c'est ma Thérese.
LE BAR. Non, non, non, non.
LE MYL. Après moi, tout à votre aise.
LE BAR. Pon, pon, pon, pon.
LA DAM. C'est ma Thérese.
LE BAR. Non.
LE MYL. C'est ma Thérese.
LE BAR. Pon.

LA DAM. Il est pour moi, je le veux.

LE MYL. Le premier est pour nous deux.

LA DAME.

Oui, messieurs,
Je le veux;
Je le veux,
Oui, messieurs.
C'est pour moi, je le veux:
Oui, je le veux;
Oui, je le veux.

LE MYLORD ET LE BARON.

Pour nous deux,
Je le veux.
Je le veux,
Je le veux.
Il sera pour nous deux.
Oui, pour nous deux;
Oui, pour nous deux.

LE PEINTRE.

Quel tintamarre !... Mais, mon Dieu, c'est le monde renversé... vous criez tous trois comme des aveugles, et moi je ne dis mot.

LE MYLORD.

Nous savons le respect qu'il est dû pour les daimes, nous savons fort bien, monseur Peinter; mais cette daime elle veut avoir toute chose par la force. Il n'est pas justice, comme vous voyez.

LE PEINTRE.

En vérité, madame...

LA DAME.

En vérité, monsieur, je suis fort scandalisée de tout ce train-là. Je pars demain, je suis femme, je m'appelle Thérese, comme mon adorable Thérese, et je demande la préférence pour mon bouquet.

LE BARON, *au Mylord.*

Oh! il s'appelle Thérese aussi de même, et il demande pour boquet!... Faisons, Melord.

LE MYLORD, *au Baron.*

Willez-vous?... j'accorde pour moi... Madaime, nous sommes contents, le Baron et moi... Nous prenons la liberté de vous offrir le bouquet de votre fête. La portrait il est à vous, madaime, si monseur Peinter veut nous promettre de faire la même pour nous avant huite jours.

LE PEINTRE.

Je vous le promets, messeigneurs, et je ne vous manquerai pas de parole. Le jeune abbé trouvera aussi le sien tout prêt à son retour, et madame peut emporter celui-là.

LA DAME.

Messieurs, je vous remercie tous trois de tout mon cœur: vous me donnez un charmant bouquet. Je vous demande pardon de ma vivacité; mais c'est que quand il s'agit de ma Thérese la tête me tourne.

LE PEINTRE.

Grace à Dieu voilà tout le monde content; il ne nous reste plus qu'à célébrer ensemble la charmante dame qui a causé tant de bruit entre nous.

LE MYLORD, LE BARON, ET LA DAME.

Oui... bien volontiers.

LA DAME.

Nous n'avons qu'à nous adresser à son portrait: c'est comme si elle était là.

LE MYLORD, LE BARON, ET LE PEINTRE.

Fort bien... Commençons.

LE MYLORD, LE BARON, LE PEINTRE, ET LA DAME, *ensemble.*

Chantons tous, chantons Thérese,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
C'est le doux tribut du cœur.

LE MYLORD, LE BARON, ET LE PEINTRE.

Qu'en ces lieux tout retentisse
Des concerts qui lui sont dus.

LA DAME ET LE MYLORD.

Qu'avec nous chacun applaudisse
Au doux récit de ses vertus!

Tous ensemble.

Chantons tous, chantons Thérese,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
C'est le doux tribut du cœur.

LA DAME ET LE MYLORD.

Elle attire notre hommage,
Sans contrainte et sans effort.

LA DAME, LE BARON, ET LE PEINTRE

Heureux le cœur qui l'engage!
Le sien est un vrai trésor;

Elle unit dans son partage
Tous les biens de l'âge d'or.

Tous ensemble.

Chantons tous, chantons Thérese,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
C'est le doux tribut du cœur.

LA DAME.

A ses pieds toute la vie,
Qu'on passerait de fortunés instants!
On la verrait, on oublierait le temps.
L'amour na point de nœuds aussi charmants
Que les nœuds d'amitié dont Thérese nous lie.

Tous ensemble.

Chantons tous, chantons Thérese,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
Est le doux tribut du cœur.

LA DAME, LE BARON, ET LE PEINTRE.

Qu'en ces lieux tout retentisse
Des concerts qui lui sont dus.

LA DAME ET LE MYLORD.

Qu'avec nous chacun s'attendrisse
Au doux récit de ses vertus.

Tous ensemble.

Chantons tous, chantons Thérese,
Unissons nos voix en chœur;
Le seul tribut qui lui plaise,
Est le doux tribut du cœur.

COUPLETS

QUI FURENT CHANTÉS DANS LA SOIRÉE MÊME OÙ L'ON JOUA LE PROVERBE PRÉCÉDENT.

Après *le Proverbe* on s'est mis à table, et sur la fin du souper on a chanté un *duo* et une chanson.

DUO *chanté à table.*

Le bien suprême
N'est point aux cieux,
C'est où l'on aime
Qu'on est heureux.
Le bien suprême
Est où l'on aime,
C'est où l'on aime
Que sont les cieux.

Près d'une amie
Passer sa vie,
C'est être heureux
Plus que les dieux.
Ah! que Thérese
Ici se plaise,
C'est en ces lieux
Que sont les cieux.
Ah! que Thérese, etc.

CHANSON *chantée à table.*

Sur un air nouveau.

Je reviens d'Angleterre,
Et je la connais bien;
C'est une grande terre
Qui ne manque de rien :
Mais tours jolis,
Gais et polis,
Ah ! ma foi, l'Angleterre
Doit les prendre à Paris.

J'ai couru les provinces
Du Danube et du Rhin,
On y voit bien des princes,
On y boit bien du vin :
Mais des esprits,
Comme à Paris,
Ah ! ma foi, ces provinces
N'en sont pas le pays.

Je vais en Italie,
Chez les Romains nouveaux;
On y passe la vie
Parmi des cardinaux :
Mais des amis,
Comme à Paris,
Ah ! ma foi, l'Italie
N'en est pas le pays.

Restons dans cette ville,
C'est un si beau séjour!
Fixons-y notre asile,
Auprès du Luxembourg.
Charmants esprits,
Et bons amis,
Ont fixé leur asile
Au faubourg de Paris.

CHOEUR À TROIS VOIX.

Restons dans cette ville,
C'est un si beau séjour!
Fixons-y notre asile
Auprès du Luxembourg.
Charmants esprits,
Et bons amis,
Jeux plaisants et jolis,
Ont fixé leur asile
Au faubourg de Paris.

Comme pendant le souper la compagnie a demandé qu'on rejouât après le souper le *proverbe du Peintre aveugle*, les acteurs sont sortis de table aux glaces pour aller se rhabiller. On a passé ensuite au théâtre, et au lieu du premier proverbe on en a vu jouer un second qui finit par l'arrivée de M. Dromgold sur le théâtre, en bouquetiere des rues, portant une corbeille pleine de bouquets. Avant de distribuer

les bouquets, à la fin de la facétie, on a chanté un vaudeville.

VAUDEVILLE DES BOUQUETS.

C'est Thérese aujourd'hui qu'on fête;
Chacun par-ci, chacun par-là;
On y va de cul et de tête
Quand c'est quelqu'un comme cela.
J'avons bien ici notre rôle,
Attrapons-la par-ci, par-là,
Attrapons la par-ci, par-là;
Quand elle est bête elle est si drôle:
Attrapons-la par-ci, par-là,
La fête est faite pour cela.

Voici le vieux petit bonhomme (1),
Courant par-ci, courant par-là;
Un jour il fut quatre ans à Rome,
Et puis ailleurs, et *cætera*.
Au retour étant chez Thérese
On l'attrapa par-ci, par-là,
Par-ci, par-là on l'attrapa;
Et la dame en était bien-aise.
On l'attrapa par-ci, par-là;
Mais ce jour-ci le vengera.

Vous pourrez voir à cette fête
Abbés par-ci, abbés par-là (2):

(1) M. de Nivernois.
(2) Les abbés de Luzines et de Bonneval.

Plus fin qu'eux n'est pas une bête;
Il nous les faut comme cela.
Le soir au logis de Thérese
Ils viennent là par-ci, par-là,
Par-ci, par-là ils viennent là,
Et tout le monde en est bien-aise;
Ils viennent là, par-ci, par-là,
Rire, causer, et *cætera*.

Voici la dame de Versailles(1)
Qui court par-ci, qui court par-là;
Je sens tressaillir mes entrailles
Quand je vois cette dame-là.
Puisque nous tenons la coureuse
Arrêtons-la et grondons-la,
Arrêtons-la et grondons-la;
Ce n'est que pour la rendre heureuse:
Arrêtons-la et grondons-la,
Peut-être elle nous restera.

J'apperçois une jeune mere(2),
Enfant par-ci, enfant par-là;
Elle a tous les moyens de plaire,
On devient mere avec cela.
Qu'à ses vœux le ciel soit propice,
Elle en aura tant qu'on voudra,
Elle en aura tant qu'on voudra,
Et sera de tous la nourrice;
Elle en aura tant qu'on voudra,
Et jamais ne s'en lassera.

(1) Madame la maréchale de Mirepoix.
(2) Madame la duchesse de Cossé-Brissac.

Auprès d'elle est sa Rosalie (1),
Lorgnant par-ci, lorgnant par-là;
Ne disons pas qu'elle est jolie,
C'est peu de chose que cela:
Disons-lui qu'elle est douce et tendre,
Qu'avec cela on l'aimera,
Qu'avec cela on l'aimera;
Voilà ce qu'il lui faut apprendre:
Avec cela on l'aimera,
La bonne part est celle-là.

Cette autre qui vient d'Angleterre (2)
Est mere aussi par-ci, par-là;
Elle n'a ni rente ni terre,
On devient mere sans cela.
Son époux répete sans cesse,
Adorons-la, caressons-la,
Caressons-la, adorons-la;
N'ayons jamais d'autre maîtresse,
Adorons-la, caressons-la,
On devient mere avec cela.

Je vois une aimable meûniere (3),
Talents par-ci, talents par-là,
Des beaux arts la troupe légere
Est toujours à ce moulin-là:
On les entend dire autour d'elle,
Chérissons-la et servons-la,

(1) Mademoiselle de Brissac, aujourd'hui madame de Mortemar.
(2) Madame Dromgold.
(3) Madame Le Comte.

Chérissons-la et servons-la;
Où trouver un meilleur modele?
Chérissons-la et servons-la,
La reine de ce moulin-là.

Je vois la dame de campagne (1)
Qui vient ici par-ci, par-là;
De son fils elle est la compagne,
La bonne mere que c'est là!
Ah! que son malheur intéresse!
Consolons-la, chérissons-la,
Chérissons-la, consolons-la,
Et prions Dieu qu'il nous la laisse;
Consolons-la, chérissons-la,
La bonne mere que voilà.

Voyez encor ce grand d'Espagne (2),
Toujours par-ci, toujours par-là,
A la princesse de Sardagne
Il va chanter *alleluia;*
S'il mene avec lui sa musique,
Ah! que cela fera bien là!
Comme il plaira avec cela!
Le commissaire magnifique
Avec cela comme il plaira!
La princesse en rafollera.

Voyez-vous ce gros patriarche (3),
Graisse par-ci, graisse par-là;

(1) Madame d'Héricourt.
(2) M. le marquis de Brancas.
(3) M. l'archevêque de Bourges.

Le bon Noé sorti de l'arche
N'était pas frais comme cela.
Il s'en va dans son diocese,
Il y fera ce qu'il faudra,
Ce qu'il faudra, ce qu'il voudra;
Mais il regrettera Thérese;
Il fera là ce qu'il faudra,
Puis à Thérese il reviendra.

Voici le bon prélat qui siege (1),
Pâtés par-ci, pâtés par-là;
Le pape a-t-il un privilege
Qui vaille mieux que celui-là?
Perdrix rouge et truffe excellente,
On trouve-là de tout cela,
On trouve-là de tout cela;
On y fait chere succulente;
On trouve-là de tout cela,
Monseigneur nous en envoira.

J'apperçois la belle Bernoise (2)
Qu'on aime ici tout comme-là;
Elle n'est fine ni sournoise,
Son pays n'a point de cela;
L'humeur douce et l'ame sensible,
Chacun sait bien qu'elle a cela:
Elle a cela, oui tout cela.
Mais elle entend très mal la Bible,
Elle a cela, ce défaut-là,
Et c'est le seul défaut qu'elle a.

(1) M. l'évêque de Périgueux.
(2) Madame de Pailly.

A cette fête l'on invite
Chanteurs par-ci, chanteurs par-là (1);
On fait fort bien, car c'est l'élite
Des chanteurs du jeune opéra:
N'avoir rien en soi qui ne plaise,
Ils ont cela et par-delà,
Ils ont cela et par-delà,
Sur-tout en chantant pour Thérese,
Ils ont cela et par-delà;
Jugez comme on les aimera.

Approchez-vous tout à votre aise,
Venez par-ci, venez par-là,
Prenez des bouquets pour Thérese
Dans la corbeille que voilà;
C'est souvent par-là qu'on commence,
Mais c'est par-là qu'on finira,
Tout finira ici par-là.
L'amitié veut fermer la danse,
Tout finira ici par-là:
L'amitié seule restera.

Après le vaudeville et la distribution des bouquets on est rentré dans la salle de compagnie, et comme chacun se préparait à s'en aller, M. de Nivernois a chanté une ronde.

(1) M. et madame Laruette, M. Clairval, madame Billioni.

RONDE.

(On répete les deux derniers vers de chaque couplet.)

Messieurs, j'ai fait une ronde,
Et je voudrais la chanter;
Mais il faut que tout le monde
Daigne d'abord m'écouter;
Et puis qu'on chante à la ronde
Le beau refrain que voici:
Elle attrape tout le monde,
Il faut l'attraper aussi.

Elle est pleine d'artifice
En fait de tours obligeants;
Quand il faut rendre un service,
Ou bien faire honneur aux gens,
Sa malice est sans seconde,
Nous le savons tous ici.
Elle attrape tout le monde,
Il faut l'attraper aussi.

Un beau jour, c'était ma fête,
Jamais je ne l'oublierai,
Je fus pris comme une bête,
Et fêté bon gré mal gré:
On me chantait à la ronde,
J'avais beau crier merci.
Elle attrape tout le monde,
Il faut l'attraper aussi.

J'en dirais bien davantage;
Mais je veux la ménager:
Toujours l'amitié ménage
Ceux qu'elle veut corriger.
Je finirai cette ronde
Par le refrain que voici:
Elle plaît à tout le monde,
Tâchons de lui plaire aussi.

Après la ronde on est allé se coucher: il était minuit, et on avait commencé à s'assembler à huit heures.

FIN DU DIVERTISSEMENT.

DÉTAIL

DE LA PETITE FETE

DONNÉE A MADAME LA MARÉCHALE DE MIREPOIX,
PAR MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT,

Le 1er octobre 1776.

BOUTIQUE DU Sr VÉRITÉ,

Marchand de tout, qui ne vend rien, à l'enseigne de l'*Ange et Marie*.

Le Sr Vérité, marchand.	*M. Clairval.*
Filles de boutique.	*Mad. Laruette.* *Mad. Billioni.*
Garçon de boutique.	*M. Laruette.*

Il y avait, entre autres choses, dans la boutique, un piano-forte, un violon, une quinte, un cor de chasse, et un livre de musique qui contenait la partition de tous les couplets à chanter.

Le marchand était dans sa boutique au milieu, ayant ses deux filles à sa droite et à sa gauche : le garçon était à la porte de la boutique en dehors.

Quand on commença à entrer dans le salon au milieu duquel était la boutique, le garçon cria d'une maniere comique, mais sans charge :

« Entrez, messieurs, mesdames ! donnez-« vous la peine d'entrer; c'est ici la boutique du « Sr Vérité. Je ne vous en impose point, mes-« sieurs, mesdames, ni lui non plus : son en-« seigne fait foi, messieurs, mesdames, donnez-« vous la peine de la regarder; elle est peinte par « un meûnier des environs (M. Watelet) qui n'a ja-« mais dit une chose pour une autre, quoiqu'il « soit de l'académie où on parle tant. Regardez « notre enseigne, messieurs, mesdames, c'est « l'Ange qui donne un bouquet à Marie. Cela « a été peint il y a six semaines, jour pour jour « le 15 d'août; c'était un jeudi : regardez la date; « vous verrez que je ne vous en impose point. Au-« jourd'hui c'est un mardi, c'est bien différent. « Ayez la bonté de vous asseoir; il y a des sieges « pour tout le monde. Vous allez voir la diffé-« rence du jour d'aujourd'hui à l'autre jour : « aujourd'hui c'est Marie qui donne un bou-« quet à l'Ange. Vous allez voir, messieurs, « mesdames, je ne vous en impose point. »

En récitant ce programme, le garçon de boutique en tenait plusieurs exemplaires à la main. A la fin il en présenta un exemplaire à chaque

dame; il invita toute la compagnie à s'asseoir, et fit semblant d'arranger les sieges pour tout le monde.

Quand tout le monde fut assis, le marchand (M. Clairval) dit:

« Messieurs, mesdames, vous avez eu la com-« plaisance d'écouter mon garçon qui crie com-« me un brûlé; faites-moi la grace de m'en-« tendre à mon tour, j'aurai l'honneur de vous « parler plus posément.

Je vous offre une boutique,
Qui dans son genre est unique:
Vous allez voir ce que c'est.
Elle n'est pas magnifique;
Mais rien n'y ressent l'apprêt,
La fraude, ni l'intérêt.
L'adorable Gabrielle
En est l'ame et le modele;
Elle y doit prendre intérêt.
Ma boutique lui ressemble;
Car ma boutique rassemble,
Comme elle, tout ce qui plaît.

Après ceci M. de Nivernois, qui était dans l'assemblée, commença avec le marchand un petit dialogue au sujet des deux filles de boutique, et des instruments de musique. Le marchand dit que ses filles n'étaient pas comme les autres, qu'elles ne parlaient point, que ce

n'était pas faute de voix, qu'elles chantaient même fort joliment, et qu'elles ne pouvaient que chanter; que s'il y avait quelqu'un dans la société qui voulut bien les accompagner, on leur ferait grand plaisir; qu'il y avait souvent à sa boutique un petit concert de hasard comme cela, qu'il s'en trouvait bien, et que cela lui attirait beaucoup de chalands. Il ajouta que ses filles avaient une propriété unique et fort singuliere, c'est qu'elles devinaient ce qui convenait aux personnes qui nous honorent de leur présence, et qu'elles le présentaient d'elles-mêmes à chacun sans qu'on eût la peine de demander ni de choisir. M. de Nivernois s'offrit pour accompagner les chanteuses, et il prit un violon ou une quinte: il demanda au marchand si le cor qui était dans sa boutique était nécessaire pour accompagner ces demoiselles. Le marchand répondit que cela n'en serait que mieux, qu'on mettait à présent des cors par-tout, et même au souper du roi; que s'il était possible de trouver dans la compagnie quelqu'un qui jouât du cor, seulement comme M. Rodolphe, cela ferait des merveilles. M. de Nivernois fit alors quelques plaisanteries au sujet du cor et de M. Rodolphe; alors on chanta en trio:

Monsieur Rodolphe, hélas!
Pourquoi ne vous avons-nous pas?
Monsieur Rodolphe, hélas!
Ne viendrez-vous pas?

Après ce trio et sur-le-champ, on ouvrit la porte du cabinet où était M. Rodolphe avec des musiciens pour l'accompagner. Alors il joua en concert l'air de, *Pour jamais à ma Thémire*, qu'il avait arrangé pour son instrument; et ensuite madame Laruette chanta sur le même air :

(On répete en chœur les trois derniers vers de chaque couplet.)

On a vu deux Gabrielles
Dans les temps passés;
Et le nom qui reste d'elles
Les honore assez.
Il en est une troisieme
Qu'on aime
Bien mieux:
Nos aïeux,
Nos aïeux
Nous ont laissé le mieux.

L'une était, dit-on, chagrine
Avec son mari;
L'autre était un peu coquine
Chez le roi Henri.
Chantons ici la troisieme
Qu'on aime

Bien mieux:
Nos aïeux,
Nos aïeux
Nous ont laissé le mieux.

Celle-ci, sans être austere,
Se fait respecter,
Et par-tout elle sait plaire
Sans rien affecter.
Vive à jamais la troisieme!
On l'aime
Bien mieux:
Nos aïeux,
Nos aïeux,
Nous ont laissé le mieux.

A la fin de ces couplets, M. Rodolphe joua une variation du même air.

Après cela, M. de Nivernois dit au marchand qu'il serait bien mieux de voir ses deux aimables fées exercer leur talent singulier, et présenter aux personnes de la compagnie ce qui pouvait leur convenir. Les deux filles firent une profonde révérence, et c'est aussi ce qu'elles ne manquaient pas de faire toutes les fois qu'on leur parlait. Le marchand leur dit: « Filles de « la boutique de Vérité, faites votre métier « comme vous savez si bien faire »! En même temps, il pria M. de Nivernois de les accompagner; et il fit mettre son garçon au piano-

forte sur le pupître duquel était la partition de ce qui devait être chanté.

Alors, madame Laruette prit dans la boutique un chapeau de femme, des pantoufles, et un crayon. Elle alla présenter le chapeau à madame de Cambis; le crayon, à madame de Boisgelin; et les souliers, à madame de Brancas, en faisant à chacune une révérence sans rien dire. Ensuite elle se remit à sa place auprès du piano, et elle chanta :

A madame de Cambis.

Une fée assez savante
A fait mes chapeaux de sa main,
Mais celui qu'on vous présente
N'est pas le chapeau de Lutin.
Il vous rendrait invisible,
Cela ne vous siérait pas bien;
Mais qu'il vous rende sensible!
Il ne vous manquera plus rien.

A madame de Boisgelin.

A l'aimable Catherine,
Nous n'offrons qu'un morceau de bois.
Mais il écrit, il dessine,
Il fait l'office de la voix.
Catherine aime à se taire,
Cet instrument lui sera doux;
C'est bien aussi notre affaire,
Si l'on daigne en user pour nous.

A madame de Brancas.

Le soulier de Sapinelle
Tourna la tête à Facardin.
Pour l'aller mettre à la belle
Il courut comme un vrai lutin.
Celui-ci, dont l'humble hommage
Met à vos pieds notre respect,
Fera bien plus de ravage
Si l'on vous voit danser avec.

Après ces couplets on ne manqua pas de louer la voix, le chant, la bonne grace de madame Laruette, et le marchand dit à la compagnie, « Vous allez voir l'autre à présent, mes« sieurs, mesdames! il faut que chacun ait son « tour ». Il fit signe à madame Billioni en lui disant, « A vous, mon enfant »! Madame Billioni lui répondit par une profonde révérence, sans rien dire. Elle prit dans la boutique un mouchoir brodé et une boëte d'or; elle vint présenter le mouchoir à madame Dromgold, et la boëte à madame Le Comte, en faisant une révérence à chacune, toujours sans rien dire; ensuite elle se remit à sa place auprès du piano, et elle chanta:

A madame Dromgold.

J'ai brodé ce mouchoir,
Souffrez qu'on vous l'attache;

Mais gardez qu'il ne cache
Ce que l'on voudrait voir.
Voilà le seul usage
Qu'on en fait à votre âge:
Ne daignez le porter
Qu'afin de le jeter.

A madame Le Comte.

La boëte que voici
Est un trésor magique,
Pour un bel art antique (1)
Qui va revivre ici.
La gloire à cette fée
En était réservée;
Son goût est enchanteur
Et pur comme son cœur.

Pendant ces derniers couplets, le marchand prit une corbeille couverte, et après le dernier couplet, il fit signe à ses deux filles, en leur montrant la corbeille qui était pleine de bouquets. Madame Laruette prit la corbeille, et chanta avec madame Billioni à l'unisson:

Voici des bouquets,
De jolis bouquets;
Ils sont tout frais,
Ils sont tout frais.

(1) L'art de la mosaïque.

Ils sont faits pour Gabrielle;
Tout est fait ici pour elle:
Prenez nos bouquets,
Nos jolis bouquets;
Ils sont tout frais,
Ils sont tout frais.

Alors toute la compagnie, conduite par madame de Rochefort, vint à la boutique prendre chacun un bouquet que chacun alla présenter à madame la maréchale; on répétait pendant ce temps-là:

Ils sont faits pour Gabrielle;
Tout est fait ici pour elle.
Prenez nos bouquets, etc.

Après cela, le marchand invita la compagnie à reprendre ses places, en disant: « Vous n'avez pas encore vu tout le savoir faire de mes « deux filles; vous voyez qu'elles devinent à « merveille ce qui convient aux personnes présentes; vous allez voir qu'elles devinent tout « aussi-bien ce qui convient aux personnes absentes ». Ensuite il adressa la parole à ses filles, en leur disant: « Allons, mes enfants, songez « aux absents »! Alors madame Laruette et madame Billioni étalerent un carrosse, un moulin

et des pannerettes, et elles chanterent ensemble à l'unisson:

Voyez nos jouets!
Voyez nos jouets!
Ils sont bien faits,
Et faits exprès.
Ce carrosse est pour Lucile;
C'est le plus doux de la ville.
Le moulin doit être à Lise;
Un moulin est sa devise.
A Fanny nos pannerettes
Porteront des tartelettes.
Voyez nos jouets, etc.

Après cela M. Vérité dit: « Je me charge, mes-« sieurs, mesdames, de faire ces paquets à leur « adresse, n'en soyez point en peine, et faites-« moi l'honneur de vous fier à moi ». M. de Ni-vernois dit alors au marchand: « Voilà qui est « fort bien, M. Vérité; mais, avec votre permis-« sion, il me semble que vous ne faites cas que « des femmes ou des filles. Les hommes ne sont « pourtant pas des chiens, et nous sommes ici « bien des honnêtes gens ». Le marchand ré-pondit: « Vous avez raison, M. le duc, et vous « allez être content ». Il donna alors une petite corbeille couverte à chacune de ses deux filles en leur disant: « Songez à ces messieurs ». Ma-

dame Laruette découvrit sa corbeille qui était pleine de nœuds d'épée gris de lin, et elle chanta:

Prenez des rubans,
Messieurs les galants!
Venez, prenez de nos rubans.
Ils sont bien choisis
Et bien assortis;
Ce sont les meilleurs de Paris.
De toute beauté
Par la qualité!
Ils sont de couleur
Qui porte bonheur.
C'est lilas fin,
Un beau gris de lin,
Qui vous promet amour sans fin.

Après avoir chanté ce couplet, madame Laruette alla porter un nœud d'épée à chacun des hommes, et elle revint à sa place. Alors madame Billioni découvrit sa corbeille où il y avait des rabats d'abbé, et elle chanta:

Prenez des rabats,
Messieurs les prélats!
Venez, prenez de nos rabats.
Voyez ce linon,
Cet ourlet mignon,
Et vous ne nous direz pas non.
Ils sont d'un bleu fin,
Qui sied bien au teint;

Bien roides sur-tout,
C'est le plus grand goût.
Prenez mes rabats,
Messieurs les prélats;
Sur-tout ne les chiffonnez pas!

Après ce couplet, madame Billioni alla présenter un rabat à chacun des abbés, et elle revint à sa place. Alors les deux filles de boutique firent signe au marchand, en lui montrant des yeux et de la main le cabinet où était M. Rodolphe avec ses musiciens; et le marchand dit: « Messieurs, mesdames, ayez la bonté « de prêter attention : mes filles devinent que « M. Rodolphe a envie de donner aussi son « bouquet à Gabrielle! Ecoutez, s'il vous plaît, « messieurs, mesdames, il va commencer. »

Alors M. Rodolphe joua une petite suite de ses airs, et quand il eut fini, et qu'on eut fini d'applaudir, le marchand dit: « Avec votre per « mission: messieurs, mesdames, voilà l'heure « du souper qui approche, et il est temps d'of- « frir à Gabrielle un petit meuble dont elle « aime à faire usage à table; car mes filles ne « m'ont pas laissé ignorer son goût pour les « œufs à la coque ». Il prit dans sa main un étui qui renfermait un coquetier, et il récita à madame la maréchale les vers suivants:

Depuis le temps qu'au bonhomme Vulcain
Sa belle épouse, avec art pomponnée,
Fit travailler des armes pour Énée
Qui, comme on sait, était son Benjamin;
Du dieu boiteux la forge abandonnée
Ne vit sortir nulle œuvre de sa main;
Mais l'autre jour une aimable déesse
Le vint trouver et lui dit: Compagnon,
Je ne suis point des rives du Lignon;
Je ne viens point d'Italie ou de Grece;
Je vais, je viens de Paris à Meudon,
Et, s'il vous plaît, je vous demande un don,
Un petit don, et qui ne coûte guere:
Car je ne veux de faste en nulle affaire.
Vulcain d'abord reconnut l'Amitié.
J'entends, dit-il, ne soyez point en peine
De vos projets; j'en serai de moitié,
Vous allez voir. Lors le dieu clochepied
De ses soufflets va ranimant l'haleine,
Le feu s'allume, et bientôt le métal,
Liquide et pur, coule dans un canal;
Puis dans un moule où la pente l'entraîne
Reçoit la forme au gré de l'ouvrier.
Il en sortit cette fois coquetier,
D'un joli goût, d'une forme nouvelle,
Neuve pour nous, mais non pas pour les Dieux:
Car c'est ainsi qu'à la troupe immortelle
Dans l'âge d'or Comus servait les œufs.
Vulcain alors: Tenez, mademoiselle,
Portez, dit-il, ce vase à Gabrielle;
C'est peu de chose, et ce peu lui plaira,

De votre main ce peu lui suffira,
N'en doutez point; adieu, ma bonne amie,
Jusqu'au revoir. Bon soir et grand merci;
Dit l'Amitié; puis s'en revint ici:
Car c'est ici sa demeure chérie
D'où mainte fois elle vole à Meudon;
Et pour offrir sans éclat son chiffon;
Vous la voyez sous les traits de Marie.

Après avoir récité ses vers, le marchand porta l'étui à madame de Rochefort qui le prit de sa main et l'alla présenter à madame la maréchale. Pendant ce temps-là, le marchand s'était remis à sa place, et il chanta avec ses deux filles, en trio:

Unissons-nous,
Et chantons tous
L'aimable Gabrielle!
Chantons-la tous!
Rien n'est si doux
Que de chanter pour elle.
Elle a fêté Marie un jour;
Elle en est fêtée à son tour.
C'est aujourd'hui
Qu'on fête ici
L'aimable Gabrielle.
Chantons-la tous!
Rien n'est si doux
Que de chanter pour elle.

Mais gardons-nous de l'ennuyer!
N'allons pas lui faire essuyer
Ce qu'à Paris,
A leurs Iris,
Les beaux esprits
Cherchent à dire!
Que le cœur seul nous inspire!

Parlons aussi,
Parlons ici
De ses deux acolytes!
Qui l'oserait,
Les choisirait
Pour ses deux favorites.
Toutes les trois s'aiment si fort
Qu'à voir un si charmant accord,
Chacun dirait,
Chacun croirait
Ne voir qu'une personne.
En vérité,
La Trinité
N'a plus rien qui m'étonne.

J'y voudrais ajouter un quart;
Marie en veut avoir sa part.
Elle a des droits:
Il faut, je crois,
Que cette fois,
Sans en rabattre,
Leur doux trio soit de quatre.

Vous l'aimez tous.

Chantez-la tous,
L'aimable Gabrielle!
Chantons-la tous!
Rien n'est si doux
Que de chanter pour elle.
Elle a fêté Marie un jour;
Elle en est fêtée à son tour.
C'est aujourd'hui
Qu'on fête ici
L'aimable Gabrielle.
Chantons-la tous!
Rien n'est si doux
Que de chanter pour elle.

CHANSON

CHANTÉE A TABLE

en duo entre M. CLAIRVAL et madame BILLIONI.

Sur l'air du *Déserteur*.

M. CLAIRVAL.

CHANTONS ce soir, chantons Margot!
A lui payer tous notre écot
Ce beau fruit nous invite.
Ce ne serait qu'une redite
De chanter Gabrielle encor:
Si Gabrielle vaut de l'or,
L'or vaut-il mieux que Marguerite?

MADAME BILLIONI.

Votre avis est fort bon;
Marguerite est un nom

Qui vaut bien la chanson.
Envoyons Monte-au-ciel
Chanter à Gabriel
Sa favorite!
Pour moi, qui sais le latin,
C'est la perle (1) d'un festin
Que Marguerite!

(1) *Margarita* signifie *perle* en latin.

FIN DU DÉTAIL DE LA FÊTE.

PROLOGUE

POUR

LA FETE DE GABRIELLE.

Le 13 octobre 1778.

ACTEURS.

M. DE LA COUTURE, poëte.
M. CLAIRVAL.
M. MENIER.
MADAME LARUETTE.
MADAME MOULINGHEN.

La scene est sur le théâtre de la comédie.

PROLOGUE

POUR

LA FETE DE GABRIELLE.

SCENE PREMIERE.

M. DE LA COUTURE, *habillé de noir, en poëte crotté, un gros porte-feuille ou rouleau sous le bras, et tournant autour du théâtre, les épaules serrées, et l'air empressé et inquiet.*

M. CLAIRVAL! messieurs, s'il vous plaît, M. Clairval! Où est-il donc? il n'est pas à sa loge. Il m'avait pourtant donné rendez-vous.... M. Clairval! messieurs, M. Clairval!...

SCENE II.

M. DE LA COUTURE, M. CLAIRVAL.

M. CLAIRVAL.

Me voilà, me voilà; calmez-vous, M. de la Couture: vous êtes tout essoufflé.

M. DE LA COUTURE.

Parbleu ! monsieur, on le serait à moins. Je vous apporte la fortune de votre théâtre, et vous me faites courir pendant deux heures pour vous attraper.

M. CLAIRVAL.

N'achevez pas de perdre haleine en me contant cela, mon cher ami, et voyons un peu cette fortune que vous nous apportez.

M. DE LA COUTURE.

C'est en un mot, M. Clairval. Vous voyez la rareté des nouveautés: le genre est épuisé; il n'y a plus qu'à refaire ce qu'on a fait, et voilà ce que je vous apporte. Vous regorgez de bonne musique; on ne vous fait plus de bonnes pieces. Quand j'ai vu cela, quai-je fait, moi qui ai du génie? J'ai parodié tous vos meilleurs airs; mais parodié... Vous verrez comme cela est coupé... Voilà ce qui s'appelle du talent. On y courra comme au feu, je vous en réponds.

M. CLAIRVAL.

Oui, on s'enfuira comme si le feu était à la salle. Fi donc! mon ami, ces rapetassages-là ne valent rien.

M. DE LA COUTURE, *avec colere.*

Rapetassages, M. Clairval !... Rapetassages !...

Et au grand opéra, qui vous ruine à présent, et qui est toujours plein, est-ce qu'il y a autre chose que du rapetassage?

M. CLAIRVAL.

Ne vous fâchez pas, mon ami, vous avez raison. Oui, cela est vrai, on y rapetasse Racine, Quinault, Picinni, et on fait de l'argent.

M. DE LA COUTURE, *toujours échauffé.*

Quand je vous le dis; mais vous ne voulez pas me croire... Qu'est-ce que cela me fait, moi? je m'en vais porter mon porte-feuille à Nicolet, et vous verrez ce qui vous en reviendra: il ne se moque pas des rapetassages, lui, et il fait fortune.

M. CLAIRVAL.

Eh! quel diable d'homme êtes-vous donc? je vous dis que vous avez raison, et vous criez comme un aveugle après moi. Allons, allons, calmez-vous, mon ami, j'en parlerai à l'assemblée: laissez-moi votre porte-feuille.

DE LA COUTURE, *ironiquement.*

A votre assemblée... mon porte-feuille... Ah! que nenni, monsieur; il y serait, ma foi, bien rapetassé. (*Avec douceur.*) Non, non, M. Clairval, je veux ne rien communiquer qu'à vous et à votre premiere actrice. Faites-la venir: vous avez ici votre orchestre tout prêt; vous essaie-

rez sur-le-champ, et vous déciderez. Il n'y a qu'un mot qui serve.

SCENE III.

MADAME LARUETTE, *dans la coulisse*, M. CLAIRVAL, M. DE LA COUTURE, *en scene.*

MADAME LARUETTE, *appelant.*

M. Clairval! M. Clairval!

M. CLAIRVAL, *à M. de la Couture.*

Tenez, la voilà qui m'appelle; je vais vous l'amener.

SCENE IV.

M. CLAIRVAL, M. DE LA COUTURE, ET M. MENIER, *en scene.*

M. MENIER.

M. Clairval, madame Laruette vous cherche par-tout; elle est prête, et elle dit qu'il est temps de faire jouer l'ouverture.

M. CLAIRVAL.

Bon, mon camarade, je vais lui parler; je te laisse avec M. de la Couture; tiens-lui compagnie un moment.

SCENE V.

M. MENIER, M. DE LA COUTURE.

M. MENIER.

Eh! vraiment oui; c'est le pere la Couture. Bonjour donc, notre cher ami; nous apportez-vous de ces jolies choses, là, que vous faites si bien avec d'autres choses, comme la Colonie, par exemple, où j'ai un bon rôle? Nous avons, ma foi, grand besoin de vous, car la recette va mal.

M. DE LA COUTURE.

Ah! voilà parler, cela. Je l'ai toujours dit, M. Menier, vous avez le jugement juste comme la voix.

M. MENIER.

Ah, ah: un peu de l'un, un peu de l'autre, cela va; je fais de mon mieux. Eh bien! notre ami, vous allez donc nous ressusciter.

M. DE LA COUTURE, *avec enthousiasme et montrant son rouleau.*

Mon ami, voilà un trésor... un trésor, mon ami... Demeurez, demeurez; je suis bien aise que vous en jugiez. J'attends madame Laruette et M. Clairval: il n'y aura que nous.

M. MENIER, *regardant aux coulisses.*

Les voilà qui viennent.

SCENE VI.

MADAME LARUETTE, M. CLAIRVAL, M. MENIER, M. DE LA COUTURE.

MADAME LARUETTE.

Votre servante, M. de la Couture; je suis très flattée de votre confiance, et si je vous avais su ici, je ne vous aurais pas fait attendre.

M. DE LA COUTURE.

Madame, j'étais impatient...

M. CLAIRVAL.

Mon cher ami, le public est sujet aussi à s'impatienter: l'heure nous talonne; dépêchons-nous de faire notre essai sans compliments; madame Laruette est au fait.

M. DE LA COUTURE, *déployant son rouleau.*

Au fait, au fait, comme vous dites fort bien; le plutôt sera le mieux... (*A l'orchestre.*) Messieurs de l'orchestre, l'air de M. Clairval dans Lucile... *Quel réveil! quel enchantement.* (*A M. Clairval.*) Je veux commencer par vous-même, mon ami; madame Laruette le permettra... Tenez, il faut chanter cela avec ga-

lanterie, avec expression; c'est du sentiment; c'est supposé pour une petite fête qu'on donne à une grande dame, qui n'en sait rien, parce-qu'elle se nomme Gabrielle.

M. CLAIRVAL, *souriant.*

Bon, mon cher ami, j'entends; cela est si clair!

M. DE LA COUTURE.

Allons, partons... Messieurs de l'orchestre, la ritournelle, s'il vous plaît, n° 1.

M. CLAIRVAL *chante.*

Quel plaisir! quel enchantement!
Autour de nous, dans ce moment,
Le charme heureux du sentiment
Répand une volupté pure:
Autour de nous tout est charmant.

Voyez les fleurs et la verdure
S'embellir de charmes nouveaux,
Et des ruisseaux le doux murmure
Répondre aux concerts des oiseaux.
Pour Gabrielle, la nature
A mis ses atours les plus beaux.

Quel plaisir! etc.

M. DE LA COUTURE, *battant des mains.*

Comme un ange, monsieur, voilà ce que c'est... Bravo! bravo!... Eh bien! cela est-il

divin, comme je vous disais?... Je ne me sens pas de joie. (*Il chante en sautant.*)

Saute, Gripon, réjouis-toi.
Quel bonheur, quel plaisir pour moi!

Mais vous n'y êtes pas encore, messieurs, il faut aller de suite... (*Il lui donne un papier.*) A vous, madame Laruette, s'il vous plaît... (*A l'orchestre.*) Messieurs, le n° 2.

MADAME LARUETTE *chante.*

Tout ce qui peut toucher et plaire
S'unit en elle pour charmer.
On n'a, près d'elle, qu'une affaire,
Tout respire ici pour l'aimer.

Chacun travaille avec zele
Pour amuser ses loisirs:
Le travail qu'on fait pour elle
Est le plus doux des plaisirs.

Tout ce qui peut, etc.

M. CLAIRVAL.

Bien, fort bien, M. de la Couture, parodié à merveille; et puis c'est que c'est la pure vérité que vous dites là.

M. DE LA COUTURE, *avec vivacité.*

Eh! parbleu, quelqu'un le sait-il mieux que

moi? Allez, allez, toutes vérités sont bonnes à dire quand on les dit comme moi, et qu'on les chante comme madame Laruette et vous; mais attendez, j'ai là un petit morceau pour moi, qu'il faut que je chante à mon tour. C'est dans un autre genre, dans mon genre à moi; car il faut de tout. Ecoutez, écoutez; vous allez voir si cela est drôle... (*A l'orchestre.*) Messieurs, au n° 3, légèrement; allegretto. (*Il chante.*)

Gabrielle est un oiseau
Qui met tous les cœurs en cage,
Et dessous son esclavage
Les tient au même niveau.
L'agrément de son plumage,
La douceur de son ramage,
Tout en elle, tout engage;
Elle attrape le plus fin.
Mais jamais on ne l'attrape;
Zeste, l'oiseau vous échappe:
L'Amour y perd son latin. } *bis.*
L'Amour y perd son latin. }
Trop long-temps j'en fus la dupe.
Trop long-temps j'en fus la dupe.
Mais voici que je m'occupe
A l'attraper à mon tour.
Je ne parle plus d'amour.
Je ne parle plus d'amour.
En ami je me déguise;
Gabrielle y sera prise.
Gabrielle est un oiseau, etc.

MADAME LARUETTE, M. CLAIRVAL, M. MENIER.

A merveille, en vérité, à merveille!

MADAME LARUETTE.

Il n'y a rien de plus joli; mais, monsieur, croyez-vous que cela puisse se risquer au théâtre? Il y a peut-être là des allusions...

M. DE LA COUTURE, *précipitamment.*

Comment des allusions, madame! c'est le bon; il n'y en a pas assez seulement, et j'y remédierai une autre fois. Il ne saurait y en avoir trop aujourd'hui: c'est là ce qui fait le piquant.

M. CLAIRVAL, *bas à madame Laruette.*

Il a le coup de marteau comme tous ces gens-là. Ne lui disputons rien... (*haut à M. de la Couture.*) En bonne foi, nous vous avons bien de l'obligation, M. de la Couture, et si vous voulez troquer votre porte-feuille contre une pension viagere, je vous promets un bon contrat en bonne forme, sauf le bon plaisir de nos supérieurs, messieurs les gentils-hommes.

M. DE LA COUTURE.

Oh! je ne suis pas en peine de leur plaisir; ils en ont souvent à meilleur marché, et avec de moindre marchandise.

M. MENIER.

Ma foi, il est bon là... Toujours gai, M. de

la Couture, toujours gai. Voilà comme on n'engendre point de mélancolie.

M. CLAIRVAL, *à part.*

Il faut finir ceci pourtant, le temps se passe. (*à M. de la Coutume.*) Oh çà, mon cher ami, nous sommes d'accord; à demain matin chez moi, si cela vous convient, pour dresser le projet du contrat: en attendant, voilà un billet de parterre, allez vous-y-en voir la piece nouvelle que nous allons jouer.

M. DE LA COUTURE, *prenant le billet.*

En vous remerciant, M. Clairval; mais avant que vous alliez vous habiller, il faut que nous essayions un morceau d'ensemble qui est mon chef-d'œuvre. Vous savez que les morceaux d'ensemble sont le désespoir des parodistes vulgaires: vous allez voir comme celui-là est fait; vous en serez fou. Nous chanterons tous, s'il vous plaît: vous chanterez la basse, mon cher Menier, n'est-ce pas?

M. MENIER, *toussant.*

Je suis enroué aujourd'hui; mais n'importe, j'irai de mesure.

MADAME LARUETTE ET M. CLAIRVAL.

Dépêchons donc, l'heure presse.

M. DE LA COUTURE.

Dépêchons, dépêchons... (*A l'orchestre.*) Au n° 4, messieurs, au n° 4.

(*Chœur de l'Ami de la Maison.*)

MADAME LARUETTE.

Le voilà le vrai modele
De toute grace femelle:
C'est notre ange; la voilà.
C'est notre ange; la voilà.

M. DE LA COUTURE, *interrompant et frappant du pied.*

Un petit moment, messieurs, un petit moment... Il faut encore ici une femme... (.... *il compte par ses doigts.*) Oui, j'ai raison, il en faut une... N'avez-vous pas ici?

M. CLAIRVAL.

Oui, oui, madame Moulinghen doit être là; mais dépêchons, pour l'amour de Dieu.... (*Appelant.*) Madame Moulinghen! madame Moulinghen!

SCENE VII.

MADAME MOULINGHEN, MADAME LARUETTE, M. CLAIRVAL, M. MENIER, M. DE LA COUTURE.

MADAME MOULINGHEN.

Qu'est-ce que c'est? me voilà, je suis toujours prête.

M. DE LA COUTURE, *lui donnant un papier.*

Tenez, ma reine, ayez la bonté de chanter cette partie-ci dans un morceau que nous essayons.

MADAME MOULINGHEN.

A livre ouvert? sans l'avoir regardé auparavant?

M. CLAIRVAL.

Vraiment vous savez bien comme nous sommes pressés. Allons vîte.

MADAME MOULINGHEN.

Oh! tant que vous voudrez, je ne me fais pas tirer l'oreille pour aller vîte.

M. DE LA COUTURE.

Commençons... (*A l'orchestre.*) La ritournelle encore, messieurs, n° 4.

(*Ils recommencent le chœur.*)

MADAME MOULINGHEN.

Le voilà le vrai modele
De toute grace femelle:
C'est notre ange; la voilà.
C'est notre ange; la voilà.

M. CLAIRVAL.

Le voilà le vrai modele;
Le voilà. C'est Gabrielle.
C'est notre ange que voilà.
C'est notre ange que voilà.

MADAME LARUETTE.

Soyons aussi le modele
De la tendresse et du zele,
Pour notre ange que voilà.
Pour notre ange que voilà.

Tous les acteurs.

Le voilà le vrai modele, etc.

MADAME MOULINGHEN.

Il faut, de cet objet là,
Qu'on fasse un portrait fidele.

M. MENIER.

Par-tout on le copira.

MADAME LARUETTE.

En le voyant chacun dira:
Le voilà le vrai modele
De toute grace femelle:
Le voilà. C'est Gabrielle.
C'est notre ange que voilà.

Tous les acteurs.

Le voilà le vrai modele
De toute grace femelle:
Le voilà. C'est Gabrielle.
C'est notre ange que voilà.

M. DE LA COUTURE, *avec orgueil et enflure.*

Eh bien! messieurs, qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous, messieurs, qu'en dites-vous? Cela vous paraît-il bien?

M. CLAIRVAL.

Tout au mieux en vérité; mais à demain,

mon cher ami, je m'en vais faire baisser la toile, et commencer l'ouverture.

M. DE LA COUTURE.

Je m'en vais, je m'en vais... Mesdames, votre serviteur. En vous remerciant, mesdames, messieurs, votre très humble... (*Il s'en va, et revient.*) Si vous voulez d'autre besogne, j'ai encore trois porte-feuilles pleins chez moi.

M. CLAIRVAL.

Nous verrons, nous verrons, adieu... (*Aux machinistes.*) Baissez la toile.

*On baisse la toile. On la releve, et on exécute l'opéra-comique de l'*Hermite.

N. B. L'*Hermite*, ou l'*Eclipse*, était une comédie en prose, mêlée d'ariettes; mais soit que la prose ne fût qu'une espece de canevas rempli à volonté par les acteurs, soit par quelque autre motif, on n'a conservé que les vers.

La piece a été imprimée, in-4°, en 1778, comme on va la redonner ici.

ACTEURS.

DORVAL, gentilhomme, amant d'Agnès.
MATHURIN, riche fermier qui doit épouser Agnès.
MADAME RICHARD, veuve.
AGNÈS, fille de madame Richard.
LUBIN, paysan, valet de Dorval.
UNE VOIX, contrefaisant l'oracle.
UN NOTAIRE.

La scene est à la campagne.

L'HERMITE
OU L'ÉCLIPSE.

Le théâtre représente une espece de verger ou petit bois, au bord duquel, sur le devant du théâtre et à la premiere coulisse, est la maison de madame Richard. L'action commence à la pointe du jour.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, *seul, regardant la maison d'un air tendre et agité.*

O toi, qui me donnes des lois,
Vois, Agnès, l'amant qui t'adore;
Reçois les vœux, entends la voix
Du cœur fidele qui t'implore.
C'est à moi de la prévenir
De l'heureux succès que j'espere;
Mais je n'ose l'entretenir
Sous les yeux d'un argus sévere.
Parais, belle Agnès, en ces lieux,
Préviens le réveil de ta mere;
Parais, et viens lire en mes yeux,
Viens lire un doux mystere.

SCENE II.

DORVAL, LUBIN.

LUBIN.

Croyez-moi,
Croyez-moi,
Elle aura peur, je la voi;
Sur ma foi,
Sur ma foi,
Elle suivra votre loi.
Oui, de crainte
La veuve atteinte,
De la crainte
Va suivre la loi;
Oui, oui, va suivre la loi;
Oui, va suivre la loi.
L'ordre et la voix de l'Oracle
Seront pour elle un miracle,
Un vrai miracle,
Un vrai miracle.
Elle va transir d'effroi,
Elle suivra votre loi.
Croyez-moi,
Sur ma foi,
Je la voi;
Vous lui donnez la loi.
Croyez-moi,

Sur ma foi,
Je la voi;
Vous lui donnez la loi:
Oui, je la voi;
Oui, sur ma foi.

DORVAL.

Je veux la voir un seul moment,
C'est pour moi le bonheur suprême:
Près de l'aimable objet qu'on aime,
C'est un grand bien qu'un seul moment.

Soir et matin à sa fenêtre
Elle m'offre ce bien charmant;
Je vais bientôt l'y voir paraître,
Elle a pitié de mon tourment.

Un jour me paraît une année,
Si je le passe sans la voir;
Sa vue embellit ma journée,
Et me fait vivre jusqu'au soir.

Sa vue est mon bonheur suprême,
Je veux la voir un seul moment:
Près des beaux yeux de ce qu'on aime,
C'est un grand bien qu'un seul moment.

SCENE III.

DORVAL, MATHURIN.

MATHURIN.

Je suis sûr de plaire,
Je ne suis pas niais;
J'ai déja la mere
Dans mes intérêts:
Je finis l'affaire
Ce soir sans délais.
Je suis sûr de plaire,
Je ne suis pas niais.

La mode en est passée
Des maris freluquets,
Damerets et coquets;
La mode en est passée:
On veut de bons acquets.
Agnès est trop sensée
Pour avoir d'autre pensée.
Toute fille sensée
Ne veut que des acquets.
La mode est bien passée
Des maris freluquets,
La mode en est passée.

Je suis sûr de plaire, etc.

SCENE V.

MATHURIN, MADAME RICHARD.

MADAME RICHARD.

Y comprend-on quelque chose?
Moi je m'y perds, et je n'ose
Croire tout ce qu'il m'a dit.
Aurait-il perdu l'esprit?
Quoi! notre Hermite à son âge
Va-t-il se mettre en ménage?
Le pauvre homme, il est si vieux,
Il est goutteux, il est boiteux,
Il est si vieux.
Quelle folie,
S'il se marie!
Ah! ce qu'il m'a dit m'étourdit,
Et me fait tourner l'esprit.

. . . . . .

MATHURIN.

J'ai de bons écus par centaine,
Et la belle Agnès avec moi
Sera mise comme une reine,
Et n'aura jamais nulle peine;
Oui, j'en jure par ma foi,
Je la nourrirai comme un roi:
Fiez-vous à moi.

MADAME RICHARD.

Comptez-y, cher Mathurin,
Agnès sera votre femme;
Elle le sera demain,
Ou dès ce soir, sur mon ame.

MATHURIN.

Dès ce soir, s'il vous plaît, madame,
Dès ce soir qu'Agnès soit ma femme;
Comptez-vous une nuit pour rien?
Il s'en faut bien,
C'est un grand bien.

MADAME RICHARD.

J'entends très bien;
Ne craignez rien,
Vous aurez ce soir Agnès pour femme.

Ensemble.

MADAME RICHARD.
Ne craignez rien,
Je conviens qu'il s'en faut bien
Qu'une nuit se compte pour rien,
J'entends très bien.

MATHURIN.
Je l'aime bien;
Convenez qu'il s'en faut bien
Qu'une nuit se compte pour rien,
Il s'en faut bien.

SCENE VI.

MADAME RICHARD, MATHURIN, *et puis* AGNÈS.

MADAME RICHARD.

Ma fille!

AGNÈS *répond de la maison sans paraître.*

Me voici.

MADAME RICHARD.

Viens donc voir ton mari,
Qui fait tant d'honneur à la famille.

MADAME RICHARD.	MATHURIN.
	Je suis ici, me voici
Ici est ici, le voici.	Frais et dispos, Dieu merci.

MADAME RICHARD.

Ma fille !

AGNÈS, *encore de la maison sans paraître.*

Me voici.

MADAEE RICHARD.

Viens donc voir ton mari,
Ma fille.

AGNÈS (*elle paraît*).

Me voici.

MADAME RICHARD.	MATHURIN.
C'est Mathurin,	C'est Mathurin,
Le voisin,	Le voisin,
Qui vient te donner la main.	Qui vient vous donner la main;
Donnez donc la main sans grimace.	N'employez pas tant de menace.
Veux-tu voir	Dès ce soir
Languir Mathurin	J'aurai sa main,
Jusqu'à demain?	J'aurai sa main.

Tous trois ensemble.

MADAME RICHARD.	MATHURIN.	AGNÈS.
	Point de menace,	O ciel! que faut-il donc que je fasse?
Donnez donc la main sans grimace,	Point de menace;	Je me sens le cœur tout de glace;
Répondez;	Accordez	Attendez,
Donnez donc la main	Votre main	Monsieur Mathurin,
A Mathurin,	A Mathurin,	Jusqu'à demain;
Répondez;	Accordez	Attendez,
Donnez donc la main	Votre main	Monsieur Mathurin,
A Mathurin.	A Mathurin.	Jusqu'à demain.

. . . . . .

AGNÈS.

Tout est joli, tout est aimable et charmant
Dans mon amant:
Il n'est pas riche, on le sait bien;
Mais la richesse
Sans la tendresse,
Selon moi, n'est bonne à rien
Pour notre bien.
Dorval sait plaire,
Il est sincere;
Souffrez, ma mere,
Qu'on le préfere:
L'amour seul fait notre bien,
La richesse n'est bonne à rien,
Et c'est l'amour qui donne le vrai bien.

Tout est joli, tout est aimable et charmant
Dans mon amant:
Son air est doux, mais il est fin;
Son regard vif, mais il est tendre;
Sa voix a le son argentin,
C'est lui qui m'éveille au matin:
J'aime à l'entendre,
Il sait m'apprendre
Des airs touchants
Qui charment mes sens;
La fraîche rose
A peine éclose,

La fraîche rose est sur son teint,
Et les lis couvrent son sein.

Tout est joli, tout est aimable et charmant
Dans mon amant.

Trio.

MADAME RICHARD.	MATHURIN.	AGNÈS.
Agnès,	Agnès,	Quoi!
	Epouse-moi,	Quoi, moi!
	Epouse-moi,	Quoi, moi!
Obéis-moi.	Epouse-moi.	Pardonnez-moi, Ma mere, Pardonnez-moi, Pardonnez-moi, ma mere;
Ah! mon Dieu, quelle téméraire!	Ah! comme elle est sincere!	Ah! mon Dieu! pardonnez, ma mere.
Donne-lui donc la main,	Oui, la main.	Quoi, la main!
Obéis,	Je ne sais où j'en suis,	Je ne puis. Ah! quels cruels ennuis!
Obéis, obéis;	Je ne sais où j'en suis,	Je ne puis, je ne puis,
Obéis sans tant de circuits.	Je ne sais où j'en suis.	Je ne puis, voyez mes ennuis.

SCENE VII.

Pendant le prélude, Agnès regarde par la fenêtre de côté et d'autre pour voir si sa mere est partie.

AGNÈS *seule dans la maison et à sa fenêtre.*

Viens à mon secours,
Dieu des amours!
Change les cœurs,

Et préviens mes malheurs.
La colere
De ma mere
Rend ma peine encor plus amere:
Amour, protege-moi,
C'est en toi,
C'est en toi seul que j'espere.
Quand Dorval toucha mon ame,
Il me peignit tes douceurs,
Il me promit tes faveurs,
Et tes bienfaits les plus flatteurs.
Viens, amour, viens récompenser ma flamme.

Viens à mon secours,
Dieu des amours,
J'implore ton secours:
Dieu des amours,
Viens récompenser ma flamme;
Viens, amour, viens récompenser ma flamme.

SCENE VIII.

AGNÈS, DORVAL.

DORVAL.

Du penchant qui nous entraîne,
Ne craignez plus le danger;
Bientôt sous sa douce chaîne
L'hymen va nous engager.

Plus de trouble ni d'alarmes,
Notre amour sera vainqueur,
Nous ne verserons de larmes
Que les larmes du bonheur.

Dans le cours de la journée,
S'il survient quelque malheur,
N'en soyez point étonnée,
L'amour en sera vainqueur;
A la fin de la journée,
Notre amour sera vainqueur.

Du penchant qui nous entraîne, etc.

. . . . . .

. . . . . .

Duo.

DORVAL.

Au nom des cieux témoins d'une union si belle,
Agnès, je vous promets une ardeur éternelle:
Unissez-vous au serment que je fais.

Ensemble.

Je vous promets
De ne changer jamais.

Ensemble.

Au nom des cieux, etc.

SCÈNE XII.

MADAME RICHARD, AGNÈS, UNE VOIX.

MADAME RICHARD.

Le ciel se trouble,
Nous perdons la clarté,
La nuit redouble;
Ah! quelle obscurité!

AGNÈS.

La nuit redouble,
Ah! quelle obscurité!

MADAME RICHARD.

Ma fille...

AGNÈS.

Ma mère.

MADAME RICHARD.

N'entends-tu pas le tonnerre?

AGNÈS.

Je sens trembler la terre.

MADAME RICHARD.

Ma fille...

AGNÈS.

Ah! ma mère.

MADAME RICHARD.

Ah ciel! nous perdons la clarté,
Quelle nuit profonde!
C'est la fin du monde.

UNE VOIX.

Femmes, écoutez l'arrêt du destin !
Que dès ce soir la mere épouse Mathurin,
Et que la petite
Epouse l'Hermite.

MADAME RICHARD.

Ma fille...

AGNÈS.

Ma mere.

MADAME RICHARD.

Prenons le parti nécessaire,
La voix du ciel est bien claire.

LA VOIX.

Si vous obéissez,
Tous vos vœux seront exaucés;
Mais au contraire,
Si vous balancez,
Dès demain vous périssez.

Duo.

MADAME RICHARD.

Quelle frayeur!
Ah! la force m'abandonne.

Quelle frayeur!
Ah! la force m'abandonne.

Ah! la force m'abandonne.

Dieu! quelle horreur!

AGNÈS.

Je frissonne,
Ah! quelle horreur!
Quelle douleur!
Ah! tout mon cœur frissonne,
Je frissonne.
Quelle frayeur!
Quelle douleur!
Ah! la force m'abandonne.
Cher Dorval, ah! pardonne,
S'il faut que je t'abandonne.
Jour fatal!
Cher Dorval,
Pardonne.
Dieu! quelle horreur!

MADAME RICHARD.

Quelle frayeur!
Je frissonne.
Ah! la force m'abandonne.

Ah! quel oracle infernal!
Ah! quel oracle infernal!

Je ferai ce qu'on m'ordonne;
La force m'abandonne,
Je ferai ce qu'on m'ordonne;
Ah! tout mon corps frissonne,
Je ferai ce qu'on m'ordonne.

Je veux conserver ma vie,
Dès ce soir je me marie:
Je dois avoir soin de moi;
Dès ce soir je me marie,
Mathurin aura ma foi.

Je veux conserver ma vie,
Je veux conserver ma vie,
Je dois avoir soin de moi;
J'aime la vie,
J'aime la vie,
Mathurin aura ma foi.

J'ai soin de moi,
Mathurin aura ma foi.

AGNÈS.

Quelle douleur!
Je frissonne;
Ah! la force m'abandonne,
Ah! cher Dorval,
Jour fatal!
Quel oracle infernal! } *bis.*
Ah! quel oracle infernal!
Quel tourment, mon cher Dorval!
Non, non, rien ne m'étonne;
C'est en vain que le ciel tonne,
Qu'il ordonne
Et qu'il tonne,
Rien ne m'étonne;
Non: rien ne m'étonne;
Ma flamme est trop belle,
Je mourrai fidele.
Ah! que la vie
Me soit ravie,
Elle n'était plus à moi.
Oui, ma vie,
Cher Dorval, est toute à toi,
Ma vie est à toi.
Ah! que la vie
Me soit ravie,
Cher Dorval, elle est à toi.
Oui, ma vie,
Oui, ma vie,
Oui, ma vie est toute à toi,
Est toute à toi,
Est toute à toi,
Oui, ma vie est toute à toi,

SCENE XIII.

AGNÈS, *seule. Elle regarde de tous côtés.*

. . . . . .

Non, ce n'est qu'aux amants heureux
Que la nature paraît belle,

C'est pour eux seuls que Zéphyre amoureux
Fait éclore la fleur nouvelle,
Et les oiseaux ne chantent que pour eux.
Non, ce n'est qu'aux amants heureux
Que la nature paraît belle.

SCENE XIV.

DORVAL *déguisé en hermite*, AGNÈS.

Duo.

DORVAL.	AGNÈS.
Jurez à mes genoux	Je jure à vos genoux
Que vous serez fidele	Que je serai fidele
A la chaîne éternelle	A la chaîne éternelle
Qui va vous joindre à votre époux;	Qui doit ici me joindre à vous.
Jurez que vous serez fidele,	
Que vous serez fidele	Oui, je serai fidele,
Jurez à mes genoux	Je jure à vos genoux
De m'avoir pour époux.	De n'épouser que vous.

SCENE XV.

MADAME RICHARD, MATHURIN, AGNÈS, DORVAL.

Quatuor.

MAD. RICHARD.	MATHURIN.	AGNÈS.	DORVAL.
Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,
Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,
Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;
Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,

MAD. RICHARD.	MATHURIN.	AGNÈS.	DORVAL.
Oublions tous nos embarras,	Oublions tous nos embarras,	Oublions tous nos embarras,	Oublions tous nos embarras,
Tous nos tracas.	Tous nos tracas.	Tous nos tracas.	Tous nos tracas.
		Ma chaumiere	Ma chaumiere
		Saura me plaire,	Saura me plaire,
		Me sera chere,	Me sera chere,
Je vous prends pour mon époux.	Mon destin est assez doux.	C'est un palais avec vous.	C'est un palais avec vous.
	Dans le ménage,		
	Dame Richard,		
	Pour ma part,		
	Je mets à mon âge		
	Le courage		
	D'un bon gaillard,		
	D'un égrillard;		
Que le ménage	Que le ménage		
Soit sans nuage	Soit sans nuage		
Et sans esclavage.	Et sans esclavage.		
		Dans le ménage	Dans le ménage,
		Mon seul ouvrage	Mon seul ouvrage
		Sera de plaire à mon amant.	Sera de plaire à tout moment.
Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,
Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,	Tous quatre ensemble,
Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble;
Vivons ensemble.	Vivons ensemble.	Vivons ensemble.	Vivons ensemble.
		Que les jours	Que les jours
		Vont être courts!	Vont être courts!
Point de détours	Point de détours	Ah! que les jours	Ah! que les jours
Dans nos amours,	Dans nos amours,	Vont être courts!	Vont être courts!
Aimons-nous sans détours,	Aimons-nous sans détours,	Aimons-nous toujours,	Aimons-nous toujours,
		Oui, toujours.	Oui, toujours.
Sans détours;	Sans détours;		
Sans jalousie	Sans jalousie		
Et sans envie	Et sans envie		
Nous passerons la vie.	Nous passerons la vie.		
		Toute ma vie,	Toute ma vie,
		Ma seule envie	Ma seule envie
		Sera de plaire à mon amant.	Sera de plaire à tout moment.
Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,
Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,	Vivons ensemble,
Tous quatre ensemble;	Tous quatre ensemble;	Tous quatre ensemble;	Tous quatre ensemble;
Que le plaisir nous rassemble;	Que le plaisir nous rassemble,	Que le plaisir nous rassemble,	Que le plaisir nous rassemble,

MAD. RICHARD.	MATHURIN.	AGNÈS.	DORVAL.
Vivons ensemble.	Vivons ensemble.	Vivons ensemble;	Vivons ensemble.
		Que les jours	
		Vont être courts !	
Point de détours	Point de détours	Ah ! que les jours	Ah ! que les jours
Dans nos amours,	Dans nos amours,	Vont être courts !	Vont être courts !
Aimons-nous toujours,	Aimons-nous toujours,	Aimons-nous toujours,	Aimons-nous toujours,
Toujours,	Toujours,	Toujours,	Toujours,
Oui, toujours.	Oui, toujours.	Oui, toujours.	Oui, toujours.

FIN DE L'HERMITE.

ACTEURS.

CLAIRVAL.
LARUETTE.
MENIER.
M. DE NIV.
MADAME LARUETTE.
MADAME MOULINGHEN.
UN SOUFFLEUR.

LE COMPLIMENT DE CLOTURE.

*Tous les acteurs sont sur le théâtre, M. Clairval empêche de baisser la toile à la fin de l'*Hermite.

CLAIRVAL, *aux machinistes.*

ATTENDEZ-DONC, ne baissez pas encore la toile; nous avons à remercier le public de ses bontés : c'est notre jour de clôture.

(*Tous les acteurs entourent Clairval.*)

CLAIRVAL, *au public.*

Messieurs, les bontés si flatteuses dont vous avez daigné couronner notre zele... (*embarrassé*) notre zele... et nos efforts... (*bas au Souffleur*) et nos efforts... après nos efforts... Soufflez donc.

LE SOUFFLEUR, *cherchant dans ses papiers.*

Je ne l'ai pas, je n'ai pas le Compliment; c'est vous qui l'avez...

CLAIRVAL *cherche dans toutes ses poches avec l'air embarrassé. Au Souffleur.*

C'est moi qui l'ai... c'est bientôt dit... Moi,

je vous dis que je ne l'ai pas. Voilà comme vous êtes, et vous m'allez faire siffler.

LE SOUFFLEUR.

Pardi, monsieur, je ne l'ai pas, et je ne l'ai jamais eu. Tenez, je n'ai que cela; c'est une chanson que vous m'avez donnée pour vous la souffler, parceque vous n'avez pas eu le temps de l'apprendre.

CLAIRVAL, *au Souffleur.*

Donnez, voyons (*Le Souffleur lui donne un rouleau de musique.*)

CLAIRVAL, *au public.*

Pardon, messieurs, j'ai besoin de tout l'excès de votre indulgence pour me rassurer... (*Il déplie le rouleau.*)

MADAME LARUETTE.

N'y a-t-il rien pour moi, M. Clairval?

CLAIRVAL.

Ce serait grand dommage assurément, mais l'auteur n'a pas fait cette bêtise-là : il y a même des couplets pour tout le monde, à ce que je vois. Tenez, madame, voilà le vôtre; on n'a pas manqué d'y mettre votre nom. (*Il lui donne son couplet.*) *Aux autres.* Chacun a le sien, tenez... ils sont tous numérotés, (*il les donne*) et voici le mien qui est le premier... Nous pouvons nous passer de répétition, car

cela est fort bien noté... (*A l'orchestre.*) Messieurs, voilà vos parties... (*il les donne à l'orchestre*). Commençons (*Il chante.*)

J'ai perdu le compliment,
J'en ai la tête un peu troublée;
Mais nos cœurs pour l'assemblée
N'ont pas perdu le sentiment.
Dans une chanson nouvelle
Nous l'allons faire éclater:
Gabrielle, Gabrielle,
Vous que chacun doit fêter,
Permettez-nous de vous chanter.

MADAME MOULINGHEN.

Se distinguer, en aimant
L'objet dont par-tout on rafolle,
L'entreprise paraît folle,
Mais nous la tentons hardiment.
Assurés de notre zele,
Nous briguons ce rare honneur.
Gabrielle, Gabrielle,
Daignez lire en notre cœur,
Et nous aurons ce prix flatteur.

M. LARUETTE.

L'adorer est fort aisé,
C'est ce que par-tout on voit faire;
Mais le dire est une affaire,
Car ce chapitre est fort usé.
Par-tout où l'on parle d'elle,
Chacun crie à haute voix,
Gabrielle, Gabrielle,

L'amour vous céda ses droits,
Pour mettre nos cœurs sous ses lois.

M. MENIER.

Un beau jour de temps en temps
Est, dit-on, fortune assez bonne;
Gabrielle nous la donne,
Car nous la fêtons tous les ans.
Son patron et son modele,
De l'olympe est citoyen.
Gabrielle, Gabrielle,
Sans que l'ange y perdît rien,
Vous pourriez être aussi le sien.

MADAME LARUETTE.

J'eus du talent autrefois,
Et ce talent parut vous plaire.
Le temps, pour moi trop sévere,
A mis mon talent aux abois;
Il ne reste que mon zele,
Mais le zele suffira.
Gabrielle voit mon zele,
Son bon cœur m'applaudira,
Et son goût si fin se taira.

M. DE NIV. *dans l'orchestre.*

L'auteur de ces couplets-ci
N'a ni talent, ni voix, ni grace;
Mais en amour il surpasse
Tout ce qui vous adore ici.
Ce n'est pas chose nouvelle,
La date est de son printemps:
Gabrielle, Gabrielle,
Croyez-vous qu'il n'est pas temps

De couronner ses vœux constants?

LE CHŒUR.

Ce n'est pas chose nouvelle, etc.

Après ce dernier couplet et le chœur, tous les acteurs se rangent pour faire la révérence au public, et alors

LARUETTE.

Attendons, attendons... Ah! pardi voilà qui est drôle... c'est moi qui l'avais dans ma poche le compliment. (*Il tire un rouleau.*) Tenez le voilà, M. Clairval.

CLAIRVAL.

C'est vrai; je me souviens à cette heure que vous l'avez pris pendant que j'essayais ma barbe d'hermite.

LARUETTE.

Oh! mon ami, puisque vous l'avez oublié, vous en serez puni. Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat, et c'est moi qui dirai le compliment. (*Il tire un rouleau de sa poche.*)

CLAIRVAL.

Tant mieux, mon ami, j'en suis bien aise; car j'ai la tête frappée sur ce maudit compliment, et je le dirais tout de travers.

MADAME LARUETTE.

Et moi donc! est-ce que je n'aurai rien à dire dans un jour comme celui-ci?

LARUETTE.

Si fait, si fait, ma chère amie; il y a un vaudeville à la fin du compliment. Je n'y prétends rien, et je te le donne: tiens, tu le chanteras. (*Il lui donne un papier noté.*)

Les autres acteurs ensemble.

Et nous, et nous?

LARUETTE.

Tenez, il y a un refrain à l'unisson à la fin de chaque couplet, et puis un bout de chœur après le dernier. Jetez les yeux sur votre partie pendant que je vais débiter le compliment. (*Il donne à chacun sa partie, et donne le reste du rouleau à l'orchestre.*)

Il s'avance au bord des lampes dans le milieu, et se redresse en déclamateur, dans le goût de Carlin quand il annonce. Il lit le Compliment.

MESDAMES,

Quand ce théâtre ne vous serait pas uniquement dédié, on sait bien que vous formez toujours le jugement du public, parceque vous entraînez son suffrage, et les seigneurs ou prélats qui nous honorent ici de leur présence, nous sauront gré de n'adresser qu'à vous nos vœux et nos hommages. C'est pour vous surtout, madame Gabrielle, c'est pour vous que

notre auteur compose et que nos acteurs travaillent: c'est de vous, c'est d'un sourire de votre part que nous attendons tous la récompense de nos travaux.

Vous le savez, mesdames, et par conséquent je ne vous l'apprends point; mais ce que vous ne savez pas, je vais vous l'apprendre.

Je ne parle point de la piece nouvelle que nous venons de jouer, ce n'est pas la peine, car elle ne vaut rien, quoiqu'elle ressemble à beaucoup de bonnes choses; vous le savez, mesdames, ainsi je ne vous le dirai pas: mais voici ce que vous ignorez sûrement, et que vous serez sans doute bien aises d'apprendre.

Nous avons chanté aujourd'hui madame Gabrielle, nous avons célébré sa fête, et ce n'est pas sa fête. C'est aujourd'hui pourtant que nous la célébrons; et, si je l'osais, je vous donnerais à deviner pourquoi, mais il est de notre devoir de vous en éviter la peine: un mot suffira pour cela. Il y a long-temps que la fête de Gabrielle est passée, cela est vrai; mais c'est aujourd'hui la fête de Thérese. Vous entendez bien à présent, mesdames; et s'il vous reste encore quelque obscurité dans l'esprit là-dessus, ma femme va achever dans sa chanson l'explication de l'énigme. (*A sa femme.*) A toi, ma chere amie.

MADAME LARUETTE *chante.*

C'est quand on fête Gabrielle
Que Thérese a le cœur content:
Voir fêter ce qu'elle aime tant,
Est la bonne fête pour elle.
Dans nos chansons et dans nos vœux,
Gabrielle a sa part pour deux.

Quand l'amour-propre se réveille,
L'amitié perd bientôt ses droits;
Mais ici l'on suit d'autres lois,
Toujours l'amour-propre sommeille,
Jamais d'ombrage ni d'ennui,
C'est merveille au jour d'aujourd'hui.

Jouissons du spectacle rare
D'une si parfaite amitié;
Osons en être de moitié,
Sans que jamais rien nous sépare.
Quel heureux sort! quel bien pour nous!
Il est rare autant qu'il est doux.

Après ce vaudeville les acteurs font la révérence au public; et comme ils sont prêts à se retirer, le Souffleur prend la parole.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! eh bien! messieurs, à quoi songez-vous donc? et le chœur?...

Tous les acteurs ensemble regardant leur papier noté.

Vous avez raison.

CLAIRVAL, *à l'orchestre et aux acteurs.*

Allons, messieurs, ensemble.

CHOEUR.

Aimons, chantons sans cesse Gabrielle,
Tout ce qui peut nous charmer est en elle.

MADAME LARUETTE.

Tous de concert peignons-lui notre zele;
Joignons nos cœurs et nos voix pour Gabrielle.

Le chœur reprend.

Aimons, chantons, etc.

CLAIRVAL, *seul.*

Qui veut en aimant être à jamais fidele,
Doit s'attacher à Gabrielle.

MADAME LARUETTE, *seule.*

Qui veut avoir des graces le modele,
Ne doit le chercher que chez elle.

Ensemble.

Qui veut en aimant être à jamais fidele,
Doit s'attacher à Gabrielle.

Le chœur reprend.

Aimons, chantons, etc.

Après le chœur on baisse la toile.

LA TABLE ENCHANTÉE,

DRAME MÊLÉ D'ARIETTES.

A MADAME

LA COMTESSE DE CARAMAN.

28 juillet 1781.

Dans ce drame assez ennuyeux,
On vous offre un chétif hommage.
L'auteur aurait dû faire mieux
Ayant, par un rare avantage,
Parfait modele sous les yeux:
Mais le bonhomme est un peu vieux;
On ne fait plus bien à son âge:
Et puis apprenez, s'il vous plaît,
Qu'où l'on met le plus d'intérêt,
C'est là qu'on bronche davantage;
Car dans un semblable projet,
Comme l'a dit naguere un sage (1),
On se travaille sans effet;
Le cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit néglige l'ouvrage.

(1) Fontenelle.

ACTEURS.

MADAME DE LA FARE.
MADAME DE SOURCHES.
MADAME DE VAUDREUIL.
MADEMOISELLE AMÉLIE.
MADEMOISELLE CÉCILE.
M. DE VAUDREUIL.
M. VICTOR.
M. MAURICE.
M. JOSEPH.
UN SORCIER.
M. PERROT, à sa place dans l'orchestre.

Tout le monde est vêtu de blanc, et même le Sorcier, qui a son costume particulier d'ailleurs.

La scene est à Roissy, sur le théâtre. La toile est baissée pendant la premiere scene.

LA TABLE ENCHANTÉE.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE SOURCHES *seule sur le théâtre, ensuite* M. JOSEPH, *et ensuite tous les acteurs.*

M. PERROT, *à sa place.*

Tout le monde est-il prêt? Madame de Sourches est-elle coëffée?

MADAME DE SOURCHES, *très vivement et haut.*

Oui, monsieur, oui, monsieur; ma toilette est bientôt faite quand il s'agit de maman.

M. PERROT.

Il n'y a donc qu'à lever la toile: savez-vous qu'il se fait tard.

MADAME DE SOURCHES.

Eh! mon Dieu non, ne levez pas la toile; tout le monde est là-dedans avec ma sœur la Fare, qui est assise dans notre foyer: mais le Sorcier qui doit amener nos maris n'est pas encore arrivé; nous ne saurions commencer sans eux.

M. PERROT.

Oh! ils ne tarderont pas; car la Table enchantée du Sorcier va bon train.

MADAME DE SOURCHES.

Pardi, songez donc au chemin qu'il a à faire; M. de Sourches seulement qui est aux Indes.

M. PERROT.

Appelez Joseph, pour l'envoyer voir si on ne voit rien.

MADAME DE SOURCHES.

Joseph! Joseph...

JOSEPH.

Ma sœur, qu'est-ce qu'il y a? Me voilà habillé de blanc comme tout le monde. Suis-je bien?

MADAME DE SOURCHES.

Oui, oui; mais va-t'en au jardin, et regarde dans le ciel... De quel côté, M. Perrot?

M. PERROT.

Du côté de Dammartin, pour voir si le Sorcier arrive sur sa table; cela doit faire comme un petit nuage noir.

M. JOSEPH.

J'y cours, j'y cours.

M. PERROT.

Madame, faites toujours venir tout le monde et qu'on se place. Madame de la Fare peut

s'asseoir sur le théâtre aussi-bien que là-dedans.

MADAME DE SOURCHES.

Vous avez raison, c'est autant de temps de gagné. (*Elle crie.*) Venez, venez tous vous arranger : il y a une chaise ici pour ma sœur la Fare.

TOUS LES ACTEURS.

Nous voilà, nous voilà.

MADAME DE SOURCHES.

Ah ! M. Perrot, c'est charmant tout ce blanc; et le comte de Vaudreuil est à merveille comme cela.

M. PERROT.

Et mon petit Maurice, je gage que cela lui sied bien.

M. JOSEPH, *en criant de toute sa force.*

Ma sœur, ma sœur, mon frere, tout le monde !

TOUS LES ACTEURS.

Eh bien ! quoi ?

M. JOSEPH.

Tenez, tenez; voilà le Sorcier qui arrive : entendez-vous ?

(*On entend tirer beaucoup de pétards.*)

MADAME DE SOURCHES.

Ma sœur, j'ai peur; est-ce qu'il vient dans le tonnerre ?

M. PERROT.

Non, non; ce n'est rien. Le voilà à terre à présent... Je crois que j'entends rouler sa table.

(*On fait rouler une table anglaise au fond du théâtre.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah! comme cela roule! comme cela roule!

(*On fait rouler la table jusqu'à l'avant-scene.*)

LE SORCIER, *d'une voix forte.*

Fermez les yeux.

TOUTES LES FEMMES, *d'un ton peureux, mais haut.*

Oui, monsieur; oui, monsieur.

LE SORCIER.

Rouvrez les yeux.

(*On leve la toile.*)

SCENE II.

LES MÊMES ACTEURS, ET LE SORCIER.

TOUS LES ACTEURS *ensemble, s'approchant du Sorcier.*

M. le Sorcier, vous avez bien de la bonté.

MADAME DE LA FARE ET MADAME DE SOURCHES.

Mais qu'est-ce que c'est donc? Vous êtes tout seul?

MADAME DE LA FARE, *très vivement.*

Et M. de la Fare?

MADAME DE SOURCHES, *vivement.*

Et M. de Sourches?

MADAME DE VAUDREUIL, *vivement.*

Et M. de Vaudreuil?

LES TROIS DAMES, *ensemble.*

Ah! M. le Sorcier, nous voilà bien attrapées. A quoi cela sert-il donc d'être magicien?

LE SORCIER.

Mes enfants, ce n'est pas ma faute: je vous aurais apporté, dans un des tiroirs de ma table, toute la Provence, toute la Lorraine avec les Trois-Evêchés, et toute la presqu'isle du Gange, mais votre frere et vos maris n'ont pas voulu venir avec moi; j'ai eu beau les presser, ils m'ont donné de si bonnes raisons...

MADAME DE LA FARE, MADAME DE SOURCHES, ET MADAME DE VAUDREUIL, *très vivement.*

Comment? de bonnes raisons pour ne pas venir où nous sommes?

M. DE VAUDREUIL.

Oh! moi, je comprends à merveille.

LE SORCIER.

Vous connaissez bien ces messieurs, M. le comte?

M. DE VAUDREUIL.

Je parie qu'ils sont tous trois de service aujourd'hui.

LE SORCIER.

Précisément, M. le comte.

M. DE VAUDREUIL.

Ils font fort bien de ne pas quitter un seul instant; ils ne mériteraient plus le sentiment qu'ils inspirent, et je suis sûr que dans le fond du cœur ces dames pensent comme moi.

Air, n° 1. (*de l'Ami de la maison.*)

Rien ne plaît tant aux yeux des belles,
Que le courage des guerriers:
Qu'ils soient vaillants, qu'ils soient fideles,
A leur retour je réponds d'elles.
L'Amour, sous les lauriers,
N'a point vu de cruelles.

Sous les drapeaux, quand la trompette sonne,
Chacun se dit: Voilà l'instant;
L'Amour m'attend,
Et dans ses mains est la couronne.
Qu'il nous regarde, et qu'il la donne
Au plus vaillant, au plus brillant.
Voilà l'instant; l'Amour m'attend,
Et dans ses mains est la couronne:
Il a raison; l'Amour l'attend.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles, etc.

M. VICTOR.

Comme un ange, M. le comte. Je viens d'entendre les meilleurs tenors qu'il y ait à présent, et je vous jure qu'ils prendraient leçon de vous.

MADAME DE SOURCHES.

Oh! c'est fort bien chanté; mais j'aimerais mieux entendre chanter nos maris qui n'ont point de voix.

MADAME DE LA FARE.

Ma sœur Pauline, nous sommes bien chanceuses aujourd'hui.

MADAME DE VAUDREUIL, *avec une petite humeur vive et douce.*

Oui, et on dit encore que nous devons être contentes. Pardi ces gens de guerre sont drôles, et pourtant nous les aimons comme cela.

M. DE VAUDREUIL.

Tenez, demandez à votre papa ce qu'il pense là dessus.

MADAME DE LA FARE.

Oh! mon papa veut toujours qu'on ait du courage.

MADAME DE SOURCHES.

Cela lui est bien aisé à lui, et à vous aussi, M. le comte; mais vous n'avez pas un mari aux Indes.

MADAME DE LA FARE, *vivement.*

Ni à Toulon seulement.

MADAME DE VAUDREUIL, *vivement.*

Ni à Thionville.

M. PERROT, *toujours de sa place, mais debout, avec un peu d'impatience.*

Oh! ça, mesdames, en vérité, voilà bien assez de lamentations. Voulez-vous oublier que nous sommes ici pour la fête de madame votre mere?

LES TROIS DAMES *ensemble.*

Non, assurément.

M. PERROT.

Songez à ce que vous avez à faire.

M. VICTOR.

Il a raison. Allons, mettons en regle notre concert.

MADAME DE LA FARE.

Oh! tout est bien rangé par ordre là sur le forte-piano, et l'orchestre a toutes les parties tirées... Tenez, voyez.

(*Elle va au piano prendre les rôles chantants.*)

MADAME DE SOURCHES.

Eh bien! ma sœur, distribuons les rôles, et commençons.

(*Elles distribuent à chacun son papier.*)

MADAME DE VAUDREUIL.

Nous allons chanter d'abord ceci, mes sœurs

et moi. Regardez vos rôles, vous autres, pendant que vous n'avez rien à faire.

M. DE VAUDREUIL ET M. VICTOR.

Tranquillisez-vous, nous ne manquerons pas.

MADAME DE VAUDREUIL.

Allons, messieurs de l'orchestre.

N° 2. (*Trio de Zémire et Azor, au IIe acte.*)

Les cinq sœurs chantent ensemble.

Chantons, mes sœurs, chantons ensemble,
Ce jour chéri qui nous rassemble.

Second dessus.

Ma sœur, c'est aujourd'hui le jour,

Ensemble.

Jour prospere
Où ma mere
Voit notre amour.

Un des deux dessus.

J'ai travaillé pour sa fête,

Un autre second dessus.

Et moi j'y travaille aussi.
Quand on aime on n'est pas bête,

Ensemble.

J'ai fort bien réussi.
Mon offrande est toute prête:
Quand on aime on n'est pas bête,
J'ai fort bien réussi.

Premier dessus.

Le bon vieux duc me compose

Pour maman ce qu'il me faut;
Un second dessus.
Il compose,
C'est peu de chose.
Un autre second dessus.
Vers ou prose,
C'est peu de chose.
Premier dessus.
Pour maman c'est mon Quinaut.
Ensemble.
Chantons, mes sœurs, chantons ensemble, etc.

LE SORCIER.

Fort bien, mesdames, fort bien. Ma foi, moi qui suis sorcier, je ne chante pas si bien que cela.

M. DE VAUDREUIL, *du ton de plaisanterie.*

Fort bien, en effet. Il ne manque à ces dames que d'ouvrir la bouche en chantant. Cela ne laisse pas d'être utile pour se faire entendre.

MADAME DE SOURCHES, *vivement à M. de Vaudreuil.*

Ah! pardi, ne voilà-t-il pas que vous allez nous contrôler devant tout le monde?

MADAME DE VAUDREUIL, *avec une petite impatience douce et gaie.*

C'est vrai cela, mon cousin. On a peur au moins de chanter comme cela sur le théâtre; et puis le cœur nous bat quand nous chantons

pour maman. Vous n'avez donc pas eu peur, vous, en chantant votre grand air tout-à-l'heure? Allez, allez, je me moquerai bien de vous la premiere fois que vous chanterez avec votre belle voix : vous pouvez compter là-dessus, mon cousin.

M. DE VAUDREUIL.

Je ne demande pas mieux, ma chere petite; mais prenez-y garde, nous allons voir qui rira le dernier. Je m'en vais chanter, et je vous avertis que c'est votre portrait que je vais faire; je l'adresserai à madame votre mere, et je vous avertis encore que ce portrait-là est l'ouvrage de mon petit cousin, qui me l'a envoyé. Il vous connaît bien, lui, de la tête aux pieds... Allons, messieurs de l'orchestre.

N° 3. (*Air du Huron.*)

Pauline a, comme ses sœurs,
Le plus charmant caractere,
Et, comme elles, de sa mere
Elle a reçu l'art de plaire
Et d'enchanter tous les cœurs.
Sa taille est un vrai modele;
Sa grace est si naturelle,
Et son regard est si doux!
(*En regardant madame de Caraman.*)
Aussi fraîche que la rose;

Elle a même quelque chose;
Oui, quelque chose de vous.

MADAME DE VAUDREUIL.

Ah! mon cousin, vous êtes méchant; mais je vous le revaudrai quelque jour, attendez-vous y.

M. MAURICE.

Laissez dire ma sœur, M. le comte; allez, elle est aussi contente que nous. En vérité vous chantez comme un ange. Tenez, si j'avais de la voix, je voudrais être votre valet-de-chambre pour apprendre à chanter en vous écoutant quand vous vous amusez tout seul le matin.

AMÉLIE ET CÉCILE *ensemble*, *vivement.*

Ah! ma sœur, ma sœur, regardez.

MADAME DE LA FARE.

Quoi?

AMÉLIE.

Regardez, regardez M. le Sorcier.

(*Les dames s'approchent du Sorcier.*)

CÉCILE.

Il a les larmes aux yeux.

MADAME DE LA FARE.

Cela est vrai.

MADAME DE SOURCHES.

Cela est drôle.

LE SORCIER.

Je ne m'en défends pas, mes enfants, vous m'attendrissez. J'ai bien vu du pays, comme vous pouvez croire, depuis cinq cents ans que j'exerce ma profession, et nulle part, pas même à la Chine où on est si bon parent, je n'ai vu de famille si intéressante, si touchante que celle-ci. Et qu'est-ce qui a fait cela?... Je vous le demande.

MADAME DE LA FARE *à ses sœurs.*

Il est sorcier, en vérité, ce bonhomme. Il a deviné ce qui nous reste à chanter. Commençons.

N° 4. (*Trio de l'Isle Sonnante, IIe acte.*)

Premiere partie.

La bonne mere,
La voilà, la voilà:
Aimons-la, aimons-la,
Et n'ayons jamais d'autre affaire (*bis*)
Que celle-là.
La bonne mere,
La voilà, la voilà;
Aimons-la, aimons-la.

Seconde partie.

Si nous avons quelques moyens de plaire,
Nous lui devons ce doux trésor;
Nous avons reçu d'elle encor,

Vertu, raison, et caractere.

Premiere partie.

On la voit sans défaut:
Elle a tout ce qu'il faut;
Cœur sensible et douce maniere;
Goût pur, que la raison éclaire.

Seconde partie.

Ah! peut-on trop l'aimer, peut-on trop l'adorer?
Mais c'est sans éclater,
Que pour lui plaire
Il faut la fêter.

Trio.

Elle est modeste;
Elle est là, la voilà:
Parlons bas, point d'éclats;
Dans nos cœurs renfermons le reste: (*bis.*)
L'encens ne lui plaît pas.
A sa maniere
Fêtons-la, fêtons-la, (*bis.*)
La bonne mere, fêtons-la. (*bis.*)
Elle est modeste;
Ah! ah!
Parlons bas, point d'éclats;
Songeons qu'elle est modeste. (*bis.*)
Parlons bas, point d'éclats:
A sa maniere
Fêtons-la, fêtons-la: (*bis.*)
Fêtons-la, fêtons-la. (*quater.*)

MADAME DE SOURCHES *au comte de Vaudreuil.*

Eh bien! monsieur le difficile, cela est-il si mal exécuté?

M. DE VAUDREUIL.

Non, la basse vous a bien soutenues dans le ton.

MADAME DE VAUDREUIL, *avec malice.*

Vous n'êtes pas louangeur; mais vous êtes modeste, mon cher cousin.

LE SORCIER.

Oh! çà, mes enfants, voilà votre concert fini, n'est-ce pas?

MADAME DE LA FARE, *en faisant la révérence.*

Oui, M. le Sorcier.

LE SORCIER.

Il faut s'occuper à présent de vos offrandes.

M. MAURICE.

Nous avons-là des bouquets dans une corbeille; ils sont tout frais; nous venons de les cueillir, mes petites sœurs et moi.

AMÉLIE.

C'est moi qui ai cueilli les œillets, M. le Sorcier.

CÉCILE.

Et moi les jasmins.

M. JOSEPH.

Et moi les barbeaux.

LE SORCIER.

Fort bien, mes enfants, voilà les présents qui

conviennent à votre âge, ce sont ceux de l'âge d'or.

M. DE VAUDREUIL.

C'était ainsi que l'on s'entretenait au bon vieux temps... dit Marot.

LE SORCIER.

Mais attendez un moment. Laissez passer vos aînés.

M. JOSEPH, AMÉLIE, ET CÉCILE, *ensemble.*

Oh ! cela est bien juste, nous attendrons.

LE SORCIER.

(*Pendant ce couplet, M. Victor a l'air inquiet, et cherche dans toutes ses poches comme ayant perdu quelque chose.*)

Ecoutez-moi, mesdames, et vous aussi, M. le comte, et vous aussi, M. Victor. Vous savez bien ce dont nous sommes convenus quand j'ai pris vos ordres pour la Provence, pour la Lorraine et pour l'Inde. J'aurais pu vous apporter les mines de Golconde ; mais madame votre mere ne se soucie pas de diamants. M. de Sourches a imaginé quelque chose de mieux, c'est un parasol semblable à celui dont se servent les sultanes dans les jardins du Grand-Mogol. Pour M. de la Fare et M. de Vaudreuil, ils m'ont donné ce que le pays où ils sont fournit de meilleur. J'ai tout cela ici dans ma table... Tenez, voyez ; êtes-vous contents ?

M. DE VAUDREUIL, M. MAURICE, *et les trois dames ensemble.*

A merveille, M. le Sorcier, à merveille.

M. VICTOR, *l'air inquiet.*

Ah! mon cher Sorcier, je suis perdu; j'ai perdu ma jolie tasse à thé.

LE SORCIER.

Dans votre table, n'est-ce pas?

M. VICTOR.

Oui.

LE SORCIER.

Eh bien!... elle est dans la mienne à l'autre tiroir. Je sais tout, moi, et je n'oublie rien... Voyez. (*Il ouvre l'autre tiroir.*)

M. VICTOR.

Cela est vrai.... Ah! que je vous embrasse.

MADAME DE SOURCHES.

Mais il y a encore quelque chose dans ce tiroir-là. Qu'est-ce que c'est que ce porte-feuille? Est-ce votre grimoire?

LE SORCIER.

Non, n'ayez pas peur. Mon grimoire est là. (*Montrant sa tête.*)

MADAME DE SOURCHES.

Si cela est, je ne crois pas qu'on ait envie de vous baiser au front, il y fait chaud.

M. DE VAUDREUIL.

Nous parlerons de cela une autre fois. Sachons à présent ce qu'il y a dans le portefeuille.

MADAME DE LA FARE.

C'est bien dit, nous perdons tout notre temps à bavarder.

M. PERROT, *toujours à sa place, mais debout quand il parle et qu'on lui répond.*

Ma foi, mesdames, vous commencez à impatienter tout le monde. Savez-vous l'heure qu'il est? (*Il tire sa montre, et après avoir regardé sans dire l'heure.*) Il faut une fin à tout.

MADAME DE VAUDREUIL.

Oui, cela est vrai, finissons; car nous avons à danser encore avant de nous en aller, n'est-ce pas?

M. PERROT.

Si vous voulez; mais écoutez donc votre magicien.

LES TROIS DAMES, *très vivement et ensemble.*

Nous écoutons, nous écoutons.

LE SORCIER.

Tenez, voici ce que c'est... J'ai songé, en venant de l'Inde ici, qu'il faudrait que vos petits présents fussent accompagnés de quelques couplets: je les ai fait sur un air assez

connu, et d'ailleurs vous êtes tous musiciens; vous aurez chacun le vôtre.

MADAME DE VAUDREUIL.

Ah! voyons, voyons.

MADAME DE SOURCHES.

Cela sera charmant. Des vers d'un Sorcier!

LE SORCIER.

Vous allez voir qu'il ne fallait pas se donner au diable pour faire ceux-là.

MADAME DE LA FARE.

Voyons, voyons.

LE SORCIER.

(*Il distribue les couplets.*)

Tenez, les voilà... Mesdames, chacune de vous trois chantera le sien en présentant l'offrande de son mari, et vous chanterez, s'il vous plaît, par rang d'âge et de primogéniture. M. le vicomte et M. le comte chanteront pour eux-mêmes; et moi, avec votre permission, je chanterai le premier couplet, car je veux être de quelque chose dans votre hommage. Regardez un peu vos couplets pour ne pas vous tromper.

MADAME DE LA FARE.

Voulez-vous que j'accompagne avec le forte-piano?

LE SORCIER, *en souriant.*

Cela n'est pas nécessaire. Je n'ai besoin que

d'un coup de baguette, et dans l'instant toutes les parties d'accompagnement se trouveront chacune à leur place dans l'orchestre. Vous allez voir. (*Il frappe de sa baguette, et on entend tourner un feuillet à chaque partie dans l'orchestre.*) (*A l'orchestre.*) Voyez, vous messieurs, n° 5, n'y a-t-il pas quelque chose?

M. PERROT, *après avoir regardé sur un ou deux pupîtres.*

Oui, vraiment, et noté bien net. Vous pouvez commencer quand il vous plaira.

LE SORCIER.

Allons, (*à l'orchestre*) la ritournelle, s'il vous plaît.

N° 5. (*Air des Femmes vengées, scene XV.*)

LE SORCIER.

Nous nous sommes vêtus de blanc;
C'est la couleur de l'innocence:
Doit-on être mis autrement,
Où tout est sagesse et décence?
Sans doute on doit avoir ici
Le costume de l'Elysée.
Oui... cette couleur-ci,
Faite pour Roissy,
Y peint le cœur et la pensée.

MADAME DE LA FARE.

La Provence donne un beau fruit;
Daignez en recevoir l'hommage:

Chaque terre n'a qu'un produit;
Dans ses dons le ciel se partage.
On ne voit que chez vous, maman,
De tous biens la foule entassée.
Oui... dons du sentiment,
Et dons d'agrément;
Dons du cœur et de la pensée.

MADAME DE SOURCHES.

C'est ici tout comme au Mogol,
Le soleil fait mal à la tête;
Servez-vous de ce parasol,
L'Inde l'envoie à votre fête.
Que votre gendre eût fait aussi
De bon cœur même traversée!
Car... si loin de Roissy,
Il ne vit qu'ici
Par le cœur et par la pensée.

MADAME DE VAUDREUIL.

De la part de mon jeune époux,
Je viens vous offrir ces dragées:
Son destin serait bien plus doux
S'il les voyait par vous mangées.
Mais il ne peut rentrer chez nous
Qu'à l'approche de la gelée.
Ah!... que l'hiver est doux,
Qui nous rejoint tous!
Voilà mon cœur et ma pensée.

M. VICTOR.

De la main du tendre Victor,
Daignez accepter cet hommage;
Des Saxons, fragile trésor,

C'est un des fruits de mon voyage.
J'ai vu des camps, j'ai vu des rois;
Mais ici mon ame est fixée.
Oui... si loin que je sois,
Vous gardez vos droits
Sur mon cœur et sur ma pensée.

M. DE VAUDREUIL.

Je ne suis pas assez heureux
Pour être de votre famille:
Mais un jour j'espere, et je veux
Servir de pere à votre fille:
Chez moi tous deux nous marcherons
Dans la route par vous tracée:
Oui, oui, nous la suivrons;
Nous nous y tiendrons:
Voilà mon cœur et ma pensée.

CÉCILE, *d'un air empressé.*

M. le Sorcier, c'est à nous à présent, n'est-ce pas?

LE SORCIER.

Oui, sans doute; mais où sont vos bouquets?

AMÉLIE *à M. Joseph.*

Va donc vîte les chercher, mon frere.

M. JOSEPH.

J'y cours, j'y cours.

(*Il sort; il va dans la coulisse.*)

AMÉLIE *à Cécile.*

Mais, ma sœur, je songe à une chose; notre chanson est en trio et en duo. Joseph ne sau-

rait chanter la basse, et puis j'ai un peu peur.

CÉCILE.

J'ai peur aussi, ma sœur; si nous allions manquer!...

LE SORCIER.

Ma baguette va remédier à tout cela, mes enfants; vous allez être soutenues par vos grandes sœurs, et Joseph par nous autres. L'orchestre a son accompagnement sans doute?

AMÉLIE ET CÉCILE.

Oui, oui.

LE SORCIER. (*Il frappe de sa baguette.*)

Eh bien! tenez... Ayez la bonté, messieurs et mesdames, de tourner votre papier, vous y trouverez ce que vous devez chanter.

M. DE VAUDREUIL, *aux deux petites filles* (*Après avoir regardé son papier.*)

Prenez nos bouquets... L'air de la fée Urgele, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Oui, c'est cela tout juste. Vous avez la basse?

M. DE VAUDREUIL.

Précisément.

CÉCILE *à ses sœurs.*

Et vous, vous avez les deux dessus apparemment?

MADAME DE LA FARE ET MADAME DE SOURCHES.

Oui, et bien notés.

AMÉLIE.

Cela est à merveille.

M. JOSEPH, *revenant avec une corbeille de bouquets, courant et criant de toute sa force.*

Les voilà, ma sœur, les voilà. Je ne savais plus où notre bonne les avait mis. J'ai été une heure à les chercher.

AMÉLIE ET CÉCILE.

Allons commençons. Cela commence en chœur.

N° 6. (*Air de la Fée Urgele, acte I.*)

Chœur en trio.

Prenez nos bouquets,
Nos jolis bouquets;
Ils sont tous frais, (*bis.*)
Ils sont tous frais. (*bis.*)

Duo de dessus.

Bouquets donnés d'amour profonde,
Valent toute la terre ronde.

Chœur.

Prenez nos bouquets, etc.

Duo de dessus et basse.

C'est l'image de la candeur;
C'est l'hommage de notre cœur.

Duo de dessus.

Bouquets donnés d'amour profonde,
Valent toute la terre ronde.

Chœur.

Prenez nos bouquets, etc.

LE SORCIER.

Eh bien! cela a été à merveille; vous avez la plus jolie voix du monde, charmants enfants.

AMÉLIE ET CÉCILE.

En vous remerciant, M. le Sorcier.

M. JOSEPH.

Mais pour porter nos bouquets à maman, comment ferons-nous?

MADAME DE LA FARE.

Il a raison, Joseph; et nos petites offrandes?

MADAME DE SOURCHES.

Oh! moi je passerai bien par-dessus les bancs.

TOUS LES ACTEURS *ensemble.*

Et moi aussi, et moi aussi.

MADAME DE LA FARE.

Pour moi j'en ai bonne envie, mais je n'oserais; vous savez...

MADAME DE SOURCHES.

Oui, nous savons ce que nous savons.

MADAME DE VAUDREUIL *à madame de la Fare.*

Vraiment, ma sœur, il ne faut pas vous risquer... et puis cela ferait peur à maman.

LE SORCIER.

Ne vous embarrassez de rien avec moi: un coup de baguette va tout arranger. Mettez vos

présents et vos bouquets sur ma Table enchantée. Tout va être porté et placé chez madame votre mere dans un clin d'œil.

TOUS LES ACTEURS *ensemble.*

Ah! fort bien, fort bien.

CÉCILE.

Ma sœur, c'est bien joli d'être Sorcier... Si cela se pouvait sans qu'il y eut du mal!...

(*Pendant ces deux répliques, on arrange les présents et les bouquets sur la table.*)

LE SORCIER *à Cécile.*

Il n'y en a point du tout à ma sorcellerie, belle petite; c'est de la magie blanche comme neige: donnez-vous patience, votre magie vaudra un jour mieux que la mienne. (*A tout le monde.*) Avez-vous fini?

TOUS LES ACTEURS.

Oui, tout y est.

LE SORCIER, *en regardant sa table et en frappant dessus avec sa baguette.*

Partez...

(*On tire la table avec deux cordes égales. Elle roule en arriere au fond du théâtre. Le fond se referme quand elle y est entrée, ou bien on fait tomber une toile d'en haut qui la cache.*)

Tous les acteurs regardent rouler la table, et s'arrangent de maniere que les spectateurs

puissent la voir rouler aussi; et pendant ce temps-là, qui est fort court,

TOUS LES ACTEURS *ensemble.*

Ah! voyez donc que c'est drôle!

AMÉLIE.

Cela est charmant, et tenez voilà la place nette pour danser; nous ne dérangerons rien.

LE SORCIER.

Allons, dansons tous en rond. (*Aux dames.*) Ne me permettez-vous pas d'en être?

MADAME DE SOURCHES.

Vous nous ferez bien de l'honneur, M. le Sorcier; mais qui est-ce qui vous tiendra par la main? J'ai peur de me brûler.

LE SORCIER.

Ne craignez rien, mesdames, et fiez-vous à moi; il y a plus de danger à toucher votre main que la mienne.

MADAME DE LA FARE.

Pour moi je n'en serai pas. Vous allez tourner comme des fous. Je m'en vais m'asseoir dans un coin. (*Elle s'assied dans un coin des coulisses.*)

M. DE VAUDREUIL.

Vous avez raison, madame, ne vous hasardez pas.

M. JOSEPH.

Allons, allons, prenons-nous par la main.

L'orchestre joue l'air: Allez-vous-en, gens de la nôce. *On se prend par la main, et on danse en rond avec beaucoup de bruit.*

(*Quand M. de Vaudreuil commence à chanter, on cesse de sauter, et on ne fait plus que remuer les bras.*)

M. DE VAUDREUIL, *arrêtant la danse, chante sur le même air.*

Allons-nous-en, gens de la fête,
Allons-nous-en chacun chez nous.
Trop de tapage est malhonnête,
Ne faisons pas ici les fous,
Chantons tout doux: (*bis.*)
Allons-nous-en, gens de la fête,
Allons-nous-en chacun chez nous.

Anne est sujette au mal de tête,
Ne faisons pas ici les fous,
Chantons tout doux: (*bis.*)
Allons-nous-en, gens de la fête,
Allons-nous-en chacun chez nous.

A la fin il faut qu'on s'arrête,
Nous avons fait assez les fous,
Chantons tout doux: (*bis.*)
Allons-nous-en, gens de la fête,
Allons-nous-en chacun chez nous.

Le rond se sépare, et on sort du théâtre deux à deux en sautant sans bruit, et en formant une S.

On chante très doux en s'en allant, et jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne sur le théâtre.

Chantons tout doux: (*bis.*)
Allons-nous-en, gens de la fête,
Allons-nous-en chacun chez nous.

FIN DE LA TABLE ENCHANTÉE.

ACTEURS.

MATHURIN, pere de Lise.
GERTRUDE, mere de Lise.
LISE, promise à Colin.
COLIN, amant de Lise.

La scene est à Saint-Ouën.

Les paroles et la musique sont du même auteur.

UNE HIRONDELLE
NE FAIT PAS LE PRINTEMPS.

PROVERBE MÊLÉ DE MUSIQUE.

1788.

SCENE PREMIERE.

LISE.

Quoi! Colin ne viendra jamais!
Faut-il que je perde à jamais
Le seul bien, le seul où j'aspire?
N'aurai-je plus que des regrets?
Colin ne revient-il jamais?
Faut-il le perdre pour jamais?

Jours heureux, beaux jours, où j'avais
Le seul bien que mon cœur desire!
Colin s'offrait sans cesse à mes yeux satisfaits.

Il chantait l'amour qu'il inspire;
Avec transport je l'écoutais;
Cent fois je lui faisais redire
Ses chansons que je répétais:
Un mot, un regard, un sourire,
Devenaient des plaisirs parfaits.

Quoi! etc.

SCENE II.

LISE ET GERTRUDE *sa mere, qui est entrée sur la fin de l'air sans être apperçue, et qui a entendu le dernier couplet.*

GERTRUDE, *avec un peu d'humeur.*

Pourquoi? pourquoi? ... Qui est-ce qui te dit qu'il ne reviendra jamais?

LISE.

Ah maman!... vous êtes là!

GERTRUDE.

Oui, je suis là à t'entendre pleurnicher sans rime ni raison.

LISE.

Ne suis-je donc pas assez malheureuse depuis que mon pere retarde toujours mon mariage avec Colin, et sur-tout depuis qu'il l'a envoyé à Paris pour y attendre je ne sais pas qui?

GERTRUDE, *avec douceur.*

Tu le sauras, mon enfant, et tu seras bien aise quand tu le sauras.

LISE.

Mais, maman, ce monsieur ne viendra peut-être jamais; et en ce cas-là...

GERTRUDE.

Oh! que si, ma fille, il viendra, et j'espere qu'il ne tardera pas. La saison s'avance.

LISE.

Eh! vraiment oui, maman.

GERTRUDE.

Colin reviendra dès qu'un de nos amis lui donnera une lettre pour ton pere. Prends patience, ma fille.

LISE.

Cela est bien aisé à dire.

GERTRUDE.

Et à faire aussi. Quand est-ce que Colin est parti?

LISE.

Il y a quatre jours, quatre grands jours, maman.

GERTRUDE.

Quatre grands jours! voilà un beau venez-y voir, et peut-être qu'il reviendra avant la fin de la semaine.

Faut-il donc être en démence
Pour la peine d'un moment?
Faut-il pour huit jours d'absence
Pleurer là comme un enfant?
Veux-tu rester comme un terme
En attendant son retour?

Ne peux-tu jusqu'à ce terme
Laisser dormir ton amour?

LISE.

Eh, mon Dieu, maman! comment voulez-vous que je fasse? c'est lui qui m'empêche de dormir.

GERTRUDE.

Tu me fais pitié. Mais c'est que tu n'as pas de raison, et tu ne me ressembles guere. Ecoute, écoute-moi.

Lorsque j'épousai ton pere
J'eus bien un autre malheur,
Il s'en allait à la guerre,
Et j'en eus grand mal au cœur.
Que fortune l'accompagne,
Disais-je au ciel tous les jours;
Mais au long de la campagne,
Je ne pleurai pas toujours.

LISE.

Vous aviez bien du courage, ma chere mere, et cela est bien heureux: mais aussi c'est que vous étiez mariée?

GERTRUDE.

Eh bien! tu dois l'être incessamment: n'est-ce pas la même chose?

LISE.

Oh que non, maman. Il y de la différence. Vous le savez bien.

GERTRUDE.

(*à part.*) La petite coquine ! elle est gentille. (*haut.*) Tu n'as donc pas de confiance dans la parole de ton pere et dans la mienne ? Colin est un joli garçon, un brave garçon. Il t'aime, tu l'aimes ?...

LISE.

Oh ! pour cela oui, maman.

GERTRUDE.

Nous croyons que tu seras heureuse avec lui.

LISE.

Oh ! pour cela oui, maman.

GERTRUDE.

Et nous t'avons assurée que tu l'épouseras.

Nous t'en avons fait la promesse,
Bientôt il sera ton époux :
Ce mot est assez doux (*bis.*)
Pour ta tendresse.
Il sera ton époux,
Ce mot est assez doux.
Nous te tiendrons notre promesse :
Faut-il t'affliger sans cesse ?
Faut-il te lamenter sans cesse ?
Tu dois te fier à nous.
Nous t'en avons fait la promesse,
Et tu dois te fier à nous.
Il sera ton époux ;

Ce mot est assez doux (*bis.*)
Pour ta tendresse.

LISE.

Mais, ma chere mere, avec votre permission, ce qu'on attend toujours et qui n'arrive jamais, qu'est-ce que c'est que cela? est-ce du contentement? Mais non seulement on ne nous marie pas; on nous sépare. Ah, maman! souffrez que je vous ouvre tout-à-fait mon cœur; vous aurez pitié de moi.

GERTRUDE.

Parle, mon enfant, ne te contrains pas; tu sais que je suis bonne mere.

LISE.

Majeur.

En me donnant l'espérance
De m'unir avec Colin,
On me laisse la souffrance
D'un sort toujours incertain.
Ah! maman, daignez m'entendre,
Votre Lise est aux abois;
Hélas! si j'ai le cœur tendre
C'est à vous que je le dois.

Mineur.

Loin de l'amant que j'adore,
Je ne fais que soupirer;
En voyant lever l'aurore
Mes yeux s'ouvrent pour pleurer.

Des ruisseaux le doux murmure
Ne saurait calmer mes sens;
Tout me peint dans la nature
Les ennuis que je ressens.
(*On reprend le majeur.*)

GERTRUDE.

(*à part.*) Elle n'a pas trop de tort la pauvre petite, elle m'attendrit.

(*haut.*) Ecoute donc, ma fille. Je sais ce que c'est que d'avoir un bon cœur, et je suis fâchée de te voir dans la peine: mais il faut être raisonnable. La personne que nous attendons pour ton mariage arrivera peut-être aujourd'hui; et Colin reviendra tout d'abord. Fais-toi une raison, ma fille, et sur-tout prends garde à te contraindre devant ton pere. Tu sais qu'il n'aime pas qu'on pleurniche et qu'il s'impatiente aisément. Je l'entends qui vient; prends garde à toi.

SCENE III.

LISE, GERTRUDE, MATHURIN.

MATHURIN, *à Gertrude.*

Femme, je te cherchais.

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon homme?

MATHURIN, *après avoir parlé bas à Gertrude.*

Va-s-y tout-à-l'heure; il n'y a pas de temps à perdre. J'ai dans la tête qu'il arrivera aujourd'hui.

GERTRUDE.

J'y vais, notre homme, j'y vais.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LISE ET MATHURIN.

LISE, *avec vivacité.*

Colin va arriver, mon cher pere?

MATHURIN.

Colin! qui est-ce qui parle de Colin? que veux-tu dire?

LISE.

Je croyais, mon pere, que vous disiez à maman de le faire revenir. Il y a assez long-temps qu'il est absent.

MATHURIN.

Y a-t-il assez long-temps? non il n'y a pas assez long-temps; et la preuve c'est qu'il ne revient pas.

LISE.

Il ne revient pas, mon pere!

MATHURIN.

Eh parbleu ! tu vois bien qu'il n'est pas ici.

LISE.

Ah ! si je le vois, mon pere ! Mais, mon cher pere, vous nous marierez d'abord qu'il sera revenu, n'est-ce pas? vous me l'avez promis.

MATHURIN.

Oui, oui, et cela sera; mais laisse-moi en repos. J'ai affaire et il faut que je sorte. (*Il fait quelques pas pour sortir; Lise l'arrête.*)

LISE.

Permettez-moi, mon pere : on dit que vous attendez un homme pour faire mon mariage. Vient-il de loin cet homme-là, mon pere?

MATHURIN.

Un homme ! ah ! ah ! oui, j'attends un homme... un grand homme, le plus grand, je crois, de tous les hommes. Et... qui est-ce qui dit cela, mam'zelle ?

LISE.

Tout le monde, mon pere.

MATHURIN.

Tout le monde ? c'est bien parler; tout le monde ! et personne ne le sait.

LISE.

Mais, mon pere, si ce grand monsieur ne venait pas? est-ce que ?...

MATHURIN, *avec impatience*,

Est-ce que?... est-ce que tu ne te tairas pas? Je crois que tu veux me tirer les vers du nez. Je suis ton pere, je pense. Veux-tu que je sois à Plaît-il maître, avec toi?

LISE.

Eh, mon Dieu! ne vous fâchez pas, mon pere. Vous m'avez promis Colin, et je croyais pouvoir vous faire souvenir qu'il y a long-temps.

MATHURIN.

Tu m'échauffes les oreilles. Allons, tais-toi. Je n'ai que faire que tu me fasses souvenir. Je n'aime pas qu'on me raisonne.

Non, je n'aime pas qu'on raisonne,
Je veux qu'on s'en rapporte à moi.
Va dans ta chambre et tais-toi,
Et ne parle à personne.
Non, je ne veux pas qu'on raisonne,
Je veux qu'on s'en rapporte à moi:
J'ai dit mon mot, et, je croi,
Que pour toi
Ma parole est assez bonne.
Fais à point tout ce que j'ordonne,
Ce que j'ordonne.
Veux-tu te jouer à moi?
Fais, fais tout ce que j'ordonne,
Sans demander le pourquoi.

Entends-tu, Lise, entends-tu?... Qu'est-ce que c'est qui est là sur cette chaise?

LISE.

C'est votre cravatte neuve que j'acheve d'ourler, mon pere.

MATHURIN.

Et pourquoi ne travailles-tu pas dans ta chambre?

LISE.

On n'y voit pas assez clair, mon pere.

MATHURIN.

Eh bien! acheve ici ton ouvrage, et que cela soit fait dans un quart d'heure. Je rentrerai dans un quart d'heure, s'il plaît à Dieu. Que je te retrouve là-haut dans ta chambre. Entends-tu?

LISE.

Oui, mon pere.

(*Mathurin sort.*)

SCENE V.

LISE, *seule.*

Mon Dieu, comme il est rude, mon pere! il m'a rendue toute tremblante. Qu'est-ce donc que je lui ai dit? Hélas! s'il n'a pas pitié de moi il faudra que je meure de chagrin.

Viens à mon secours,
Dieu des amours!
Vois ma langueur;
Prends pitié de mon cœur,
Vois ma douleur.
La colere
De mon pere
Rend ma peine encor plus amere:
Amour, protege-moi;
C'est en toi,
C'est en toi seul que j'espere.
Quand Colin toucha mon ame,
Il me peignit tes douceurs,
Il me promit tes faveurs,
Et tes bienfaits les plus flatteurs.
Viens, amour, viens récompenser ma flamme.

Viens à mon secours,
Dieu des amours!
J'implore ton secours.
Dieu des amours,
Viens récompenser ma flamme;
Viens, amour, viens récompenser ma flamme.

(*On entend marcher derriere le théâtre*)

J'entends du bruit; c'est quelqu'un qui marche. Si c'était mon pere! Montons vîte à ma chambre.

(*Elle sort*).

SCENE VI.

COLIN, LISE *dans sa chambre.*

(Colin paraît à un coin du théâtre du même côté que la chambre de Lise de façon qu'ils ne peuvent pas se voir. Il ne se montre qu'à moitié, regardant de tout côté si personne ne le voit.)

COLIN.

Elle n'est pas sur le chemin ; elle n'est pas dans la prairie au bord de l'eau. Il faut qu'elle soit dans sa chambre. Mais elle ne saurait me voir de là, et je n'ose pas avancer. Il faut que je voie d'abord son pere pour lui remettre cette lettre de son ami sans en parler à personne : car on me l'a défendu... Oh ! je sais bien ce que je ferai ; je vais chanter cette chanson que nous chantâmes au retour de mon premier voyage. Si elle est dans sa chambre elle m'entendra bien, et elle me répondra comme l'autre fois.

Majeur.

Je te retrouve et je renais.
Loin de toi qu'est-ce que la vie?
Faisons serment, ma douce amie,
De ne nous plus quitter jamais.

Pendant les jours de la souffrance,
Comment as-tu passé tes jours?
Ils sont si longs durant l'absence:
Quand on se voit ils sont si courts!

(*Lise a ouvert sa fenêtre, et cherche à voir Colin dès qu'elle l'a entendu chanter.*)

LISE.

Mineur.

Un jour me paraît une année
Quand je le passe sans te voir;
Toi seul tu remplis ma journée,
Tu me fais vivre jusqu'au soir.

COLIN.

Majeur.

Faisons serment, ma chere amie,
De ne nous plus quitter jamais.
Loin de toi qu'est-ce que la vie?
Je te retrouve et je renais.

COLIN ET LISE *ensemble.*

Sans toi j'aurais perdu la vie,
Je te retrouve et je renais.

COLIN.

Ah! ma Lise, si nous pouvions nous voir!

LISE.

Où es-tu donc? Pourquoi n'avance-tu pas ici sous ma fenêtre? car moi je n'oserais descendre. Mon pere me l'a défendu, et il va revenir... (*on entend marcher derriere le théâtre,*

vis-à-vis la fenêtre.) J'entends du bruit. C'est lui je gage. Oui, je le vois de loin; cache-toi, Colin, je ferme ma fenêtre.

SCENE VII.

MATHURIN, *et puis* COLIN.

MATHURIN, *seul, il entre en rêvant.*

J'ai toujours dans la tête que j'aurai aujourd'hui la bonne nouvelle que j'attends, et que Colin viendra m'apporter... mais n'entends-je pas?... (*il va vers le fond du théâtre et regarde du côté où était Colin.*) Ecoutons... Oui, c'est quelqu'un qui vient du grand chemin. Ma foi voilà mon pressentiment; c'est Colin lui-même qui vient à toutes jambes: il apporte la nouvelle. Viens, viens, mon enfant; viens, mon ami, viens que je t'embrasse. (*Colin entre et ils s'embrassent.*)

COLIN.

Vous vous êtes toujours bien porté, M. Mathurin, et madame Gertrude aussi, et mademoiselle Lise aussi, n'est-ce pas, M. Mathurin?

MATHURIN.

Oui, oui, mon cher Colin, et toi aussi sans doute.

COLIN.

Ah! M. Mathurin! pas si bien qu'ici!

MATHURIN.

Mais ne m'apportes-tu pas une lettre?

COLIN.

Oui vraiment. (*en cherchant dans ses poches.*) Une lettre de ce baron allemand qui aime tant cet autre monsieur qu'il attendait. Oh! pardi, il l'aime bien, et c'est un excellent homme que ce baron-là. (*en lui donnant la lettre.* Tenez, tenez, voilà sa lettre. Il l'a écrite bien vîte, je vous en réponds, et il m'a recommandé de faire diligence. Aussi ai-je fait; je n'ai été qu'une demi-heure à venir de la Chaussée d'Antin ici. (*Pendant ces dernieres lignes Mathurin décachete la lettre, et lit tout bas.*)

MATHURIN, *après avoir lu, vivement.*

Ecoute, mon enfant! Je ne me sens pas de joie! Il est arrivé! Ecoute. (*il lit haut.*)

« Il est arrivé cette nuit, notre cher prince, « et il veut vous aller voir à Saint-Ouen dès « demain, ou peut-être dès ce soir. Il compte « signer votre contrat. Tenez-le prêt. »

(*Avec vivacité et attendrissement jusqu'à la fin du rôle.*)

Oui, oui, il sera prêt; il est prêt... Viens, mon enfant, que je t'embrasse encore. Te voilà tout-

à-fait mon fils! Je te donne ma fille; je te la donne aujourd'hui... (*il appelle Lise.*) Lise! Ma fille!

SCENE VIII.

MATHURIN, COLIN, LISE.

LISE.

Mon pere!

MATHURIN.

Descends; viens voir ton mari.

LISE.

Je descends, je descends, mon pere.

MATHURIN, *appelant Gertrude.*

Femme! viens donc vîte aussi, viens vîte!

SCENE IX.

MATHURIN, COLIN, LISE, GERTRUDE.

LISE, GERTRUDE.

Me voici, me voici.

MATHURIN, *à Gertrude.*

Tiens, femme, lis cela. (*il donne la lettre à Gertrude qui la lit bas.*) Tu sais de quoi est la triomphe. (*à Colin et à Lise.*) Vous, mes enfants, vous voilà mari et femme.

LISE, COLIN, *en lui baisant la main.*

Ah! mon pere! Mon cher pere!

GERTRUDE, *à Colin.*

Mais, Colin, nous y mettons une condition. (*à Mathurin.*) N'est-ce pas, mon homme?

MATHURIN.

Quoi?

GERTRUDE.

C'est que Lise et Colin ne nous quitteront pas; qu'ils auront soin de nous dans nos vieux jours, et que Colin, qui a été élevé à la ville jusqu'à dix ans, ne s'ennuiera pas de vivre avec nous au village.

MATHURIN.

C'est ben dit ça, femme; tu as raison. Je l'entends ben aussi comme ça.

COLIN.

Ah! mon bon pere! ma bonne mere! Est-ce que je pourrais vivre heureux sans vous?

LISE.

Oh! nous resterons, maman. Nous ne vous quitterons jamais, et vous verrez comme nous vous soignerons, vous et mon cher pere.

Duo.

COLIN ET LISE.

COLIN, *seul.*

Mon bien suprême
Est en ces lieux.

Ensemble.

C'est où l'on aime
Qu'on est le mieux.

COLIN.

Oui, quand on s'aime,

LISE.

Oui, quand on s'aime,

COLIN.

Tous deux de même,

LISE.

Tous deux de même,
Le bien suprême

Ensemble.

Est en tous lieux.

COLIN.

Oui, quand on s'aime,

LISE.

D'amour extrême,

Ensemble.

Le bien suprême
Est en tous lieux.

COLIN.

C'est où l'on s'aime,

LISE.

Toujours de même,

Ensemble.

Qu'on est le mieux. (*bis.*)

LISE.

C'est où l'on s'aime,

COLIN.

Toujours de même,

Ensemble.

Qu'on est le mieux. (*bis.*)

MATHURIN.

Bon! mes enfants; bon! vous nous soignerez un jour comme nous vous avons soignés.

GERTRUDE.

Et nous serons heureux tous quatre.

MATHURIN, *à Gertrude.*

Femme! le tabellion est-il prêt, comme je t'ai dit?

GERTRUDE.

Oui, oui, il attend que nous lui fassions demander le contrat.

MATHURIN.

Je m'en vais l'envoyer chercher; et j'ai aussi quelque chose à faire dans votre chambre.

(*Il sort.*)

SCENE X.

GERTRUDÈ, COLIN, LISE.

LISE.

Qu'est-ce donc qu'il va faire, mon papa? le savez-vous, maman?

GERTRUDE.

Je crois qu'il va se mettre sur son propre pour recevoir le Prince.

LISE.

C'est donc véritablement un prince ce monsieur-là? C'est bien extraordinaire.

GERTRUDE.

Vraiment oui, ma fille, et ce qui l'amene chez nous est encore plus extraordinaire.

COLIN.

Il signera notre contrat, n'est-ce pas, notre bonne mere?

GERTRUDE.

Oui, mon ami; il vient ici pour ça.

COLIN, *à Lise.*

Ça nous est bien honorable, ma chere amie, et ça nous portera bonheur.

LISE.

Oh! nous nous le porterons bien tout seuls.

Mais maman connaissez-vous ce prince là? et savez-vous pourquoi il s'intéresse à nous, et pourquoi mon pere l'aime tant?

GERTRUDE.

Je ne connais pas ce bon prince, je ne l'ai jamais vu; mais je sais qu'il a pris votre pere en amitié, et qu'il l'a comblé de bienfaits après lui avoir sauvé la vie.

LISE ET COLIN.

Sauvé la vie!

GERTRUDE.

Oui, sauvé la vie! C'est vrai comme il n'y a qu'un dieu, mes enfants. Les larmes me viennent aux yeux toutes les fois que j'y songe.

LISE.

Ah! contez-nous ça, maman; nous pleurerons ben aussi.

GERTRUDE.

Tenez: c'était à la fin d'une grande bataille. Mon homme s'était défendu comme un lion contre sept housards noirs qui l'avaient entouré.

LISE.

Des housards noirs! oh mon dieu!

GERTRUDE.

Oui, des housards noirs, qui ont de grands, grands sabres, et je ne sais combien de pistolets.

LISE.

Ah! seigneur! mon pauvre pere! comment a-t-il pu se tirer de là?

GERTRUDE.

Il ne s'est pardine pas enfui comme bien d'autres. Il avait reçu cinq ou six coups de sabre et un coup de pistolet, et il se battait toujours sans demander quartier.

COLIN.

Oh! le brave homme!

GERTRUDE, *à Colin.*

Vraiment il est brave comme son épée, Mathurin. Si tu l'avais vu, mon ami, un jour que des voleurs vinrent à notre grange.... comme il y courut, comme il s'élança dessus. Il en arrêta un qui est aux galeres à présent, et les autres s'enfuirent. Oh! nous sommes ben en sûreté ici avec lui, je t'en réponds.

COLIN.

Et moi donc, madame Gertrude, est-ce que je n'y serai pas aussi moi!

GERTRUDE.

Oui, sans doute, mon cher Colin, je sais que tu as bon courage, et bon cœur.

LISE.

Oh! pour ça oui, maman; mais maman achevez-nous donc l'histoire de mon cher pere.

GERTRUDE.

Oui, oui, ma fille. Où est-ce que j'en étais?

LISE.

Aux sept vilains housards noirs qui tuent tout avec leurs grands sabres.

GERTRUDE.

Ah! oui. Eh ben, le prince qui était là auprès; car il est toujours au fort de la mêlée, vit un homme seul se défendre contre sept; il accourut lui-même, il fit retirer ces coquins, et voyant ton pere blessé en plusieurs endroits il le fit panser sur-le-champ par son chirurgien.

LISE ET COLIN.

Oh! le bon prince.

GERTRUDE.

Ce n'est ma foi pas là tout. Le courage de Mathurin l'avait touché. Il le fit conduire et loger dans son propre quartier; il ne le traita pas comme un prisonnier, mais comme un ami; il l'habilla proprement de pied en cap: car son uniforme était tout criblé de coups, et tout taché de sang.

LISE.

Ah! mon dieu!

GERTRUDE.

Cet excellent prince menait Mathurin par-

tout, et il causait souvent avec lui. Voilà comme il sut (*à Lise.*) que ton pere était mon mari, que nous avions une fille, c'était toi mon enfant, que nous avions chez nous le fils de notre bon voisin Thomas qui nous l'avait recommandé en mourant; (*à Colin.*) c'est toi Colin, comme tu sais.

COLIN.

Oui, ma bonne mere, je ne l'oublierai jamais.

GERTRUDE.

Eh ben donc, quand il sut tout cela, il dit à mon homme qu'il fallait vous marier ensemble quand vous seriez grands, et qu'il signerait à votre contrat; qu'il aimait la France, qu'il y viendrait tant qu'il pourrait, et qu'à l'un de ses voyages il assisterait à votre noce. Ensuite il renvoya Mathurin ici avec une bourse pleine de ducats pour faire la dot de Lise. Il est déja venu une fois, mais vous étiez trop jeunes; il a dit à Mathurin qu'il reviendrait bientôt, et lui a demandé de l'attendre pour votre noce, parcequ'il y voulait assister. Nous avons su par M. le baron qu'il arriverait cette année. Nous l'avons attendu, il est arrivé, il n'y a plus à attendre. (*à Colin.*) Tu auras aujourd'hui notre fille et sa dot, mon cher Colin.

COLIN.

Ah! Lise toute seule, madame Gertrude, Lise toute seule, et que la dot reste entre vos mains. Est-ce que nous avons besoin de quelque chose chez vous?

LISE; *elle voit arriver Mathurin qui entre.*

Maman! maman! voilà mon pere; comme il est drôlement habillé!

SCENE XI.

LISE, COLIN, GERTRUDE, MATHURIN.

GERTRUDE.

C'est l'habit à l'allemande que le prince lui a donné.

MATHURIN.

Oui, et que je conserve comme la prunelle de l'œil. Il aura plaisir à le voir.

LISE.

Vous avez bien raison, mon pere. Oh l'excellent homme que ce prince-là! Si tous les princes étaient comme celui-là, maman?...

GERTRUDE.

Ah dame! une hirondelle ne fait pas le printemps.

MATHURIN, *à Gertrude.*

Femme, tu leur as donc compté mon histoire pendant que je m'habillais?

GERTRUDE.

Oui, mon homme, tout de bout en bout.

LISE.

Eh! bon Dieu, mon cher pere, dans quel quel péril vous vous êtes trouvé!

COLIN.

Et quel courage, M. Mathurin!

MATHURIN.

Tu en aurais autant dans l'occasion, mon ami.

COLIN.

Oui, pour vous défendre jusqu'à la mort.

LISE.

Mais, mon cher pere, maman n'a jamais vu ce bon prince, et elle ne nous a guère parlé de lui. Vous qui le connaissez, papa, dites-nous-en quelque chose.

MATHURIN.

Volontiers, je vais vous faire son portrait; c'est l'ouvrage du vieux seigneur d'ici, qui a été autrefois dans le pays du prince, et qui, depuis ce temps-là, lui est attaché, mais attaché de cœur... tiens, Colin, comme le baron de la chaussée d'Antin. Ecoutez, mes enfants.

LISE ET COLIN.

Oh! de toutes nos oreilles.

MATHURIN.

Il n'est pas de grande taille;
Mais voyez-le à la bataille!
Il n'est géant qui le vaille;
Il ferraille, il travaille,
Il est maître passé dans l'art
De Condé, Turenne, et César.
A-t-il mis
Ses ennemis
En déroute?
C'est son cœur seul, c'est son cœur qu'il écoute.
Il ajoute
A ses talents la bonté,
A sa valeur l'humanité,
L'aménité.
Par-tout on l'aime,
Par-tout de même,
Qu'il serve de modele aux rois,
Heureux qui vivra sous leurs lois!
Il unit à la grandeur
Tant de candeur,
Tant de douceur,
Un si bon cœur!
Par-tout on l'aime,
Par-tout de même,
Qu'il serve de modele aux rois,
Heureux qui vivra sous leurs lois!

GERTRUDE.

Ah! mon homme, vous ne m'aviez jamais dit cette chanson-là. Je veux l'apprendre par cœur.

LISE ET COLIN.

Et moi aussi, papa, nous la chanterons tous les jours ensemble.

MATHURIN.

Je vous l'apprendrai; mais il faut à présent songer à votre mariage. Il fera notre bonheur comme le vôtre, et vous bénirez avec nous l'excellent prince à qui vous le devez. (*à Gertrude.*) Le contrat est dressé, n'est-ce pas, femme?

GERTRUDE.

Oui, mon homme.

Quatuor.

GERTRUDE ET MATHURIN.
Vivez ensemble,
Heureux ensemble,
Qu'un tendre hymen vous rassemble;
Vivez ensemble,
C'est un héros qui vient en ces lieux
Pour combler vos vœux.

GERTRUDE *à Lise.*
Il te donne un tendre époux.
MATHURIN *à Colin.*
Sois toujours un tendre époux.

LISE ET COLIN.
Vivons ensemble,
Heureux ensemble,
Qu'un tendre hymen nous rassemble;
Vivons ensemble,
C'est un héros qui vient en ces lieux
Pour combler nos vœux.
Plus de crainte,
Plus de contrainte. (*bis.*)
LISE.
Ah! que mon sort sera doux.
COLIN.
Ah! que mon sort sera doux.

MATHURIN, *seul.*

Sous les auspices
De ce héros
Plus de maux.
Vos destins propices
Vous assureront un doux repos,
Un doux repos (*bis.*)

GERTRUDE ET MATHURIN.

Que le ménage
Soit sans nuage
Et sans esclavage.

Vivez ensemble,
Heureux ensemble,
Qu'un doux hymen vous rassemble;
Vivez ensemble.

Point de détours
Dans vos amours.
Aimez-vous toujours
Sans détours. (*bis.*)
Sans jalousie,
Sans jalousie,
Passez votre vie.

Chantons ensemble,
Tous quatre ensemble,
Le héros qui nous rassemble;
Chantons-le ensemble.

Que ses bienfais,
Ses doux bienfaits,

Dans le ménage
Mon seul ouvrage

LISE.

Sera de plaire à mon amant. (*bis.*)

COLIN.

Sera de plaire à tout moment. (*bis.*)
Vivons ensemble,
Heureux ensemble,
Qu'un doux hymen nous rassemble;
Vivons ensemble.
Que les jours
Vont être courts!
Ah! que les jours
Vont être courts!
Aimons-nous toujours,
Oui, toujours. (*bis.*)

Toute ma vie
Ma seule envie

LISE.

Sera de plaire à mon amant.

COLIN.

Sera de plaire à tout moment.
Chantons ensemble,
Tous quatre ensemble,
Le héros qui nous rassemble;
Chantons-le ensemble.
Aujourd'hui,
Heureux par lui,
Que ses bienfaits,
Ses doux bienfaits,

De nos cœurs ne s'effacent jamais,
Jamais,
Non jamais.

De nos cœurs ne s'effacent jamais,
Jamais,
Non jamais.

VAUDEVILLE.

COLIN.

Dans les secrets de la chimie
Chercher un remede à tous maux,
Chercher des humains sans défauts,
On dit que c'est même folie.

LISE.

Moi, je ne pense pas de même;
Qu'on s'attache un fidele amant!
Un amant sincere et constant,
Est sans défauts pour ce qu'il aime.

GERTRUDE.

Jadis je pensais comme Lise,
Mathurin me semblait parfait;
Mais il ne l'est plus tout-à-fait
Depuis qu'il a la barbe grise.

MATHURIN.

Voyez le héros que j'adore,
Il a tout, talents et vertus;
Et si l'on pouvait avoir plus?
Je gage qu'il l'aurait encore.

COLIN.

Que les rois suivent ce modele,
Tous les peuples seront contents;
Mais on ne tient pas le printemps
Quand on ne voit qu'une hirondelle.

(*Les deux derniers vers se répetent en chœur à deux voix.*)

ACTEURS.

MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT.
M. LE CHEVALIER DE LOSTANGES, son frere.
M. LE MARQUIS DUMESNIL, leur ami.
MADAME DE LA FERONNAYE.
M. DE LA ROCHE-LAMBERT.

La scene est dans le salon de madame de la Roche-Lambert.

A gauche du théâtre est un piano-forte; à droite un cippe qui paraît attendre une statue. Les deux hommes doivent être en froc, et madame de la Roche-Lambert en négligé du matin.

LE DÉJEUNER ATTENDU,

PROVERBE MELÉ D'ARIETTES.

1789.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT, *à son piano-forte, essayant un air nouveau.* (*avec étonnement et un peu d'humeur.*)

JE ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui : ce maudit air-là n'est pas difficile, et je ne saurais en venir à bout... (*elle essaye trois ou quatre mesures en hésitant.*) Ce n'est pas cela ; cela ne peut pas aller. Je n'y comprends rien... (*elle regarde sa partition.*) il faut qu'il y ait là quelque faute dans l'harmonie, et notre musicien de Saint-Ouen en est très capable. Ce n'a jamais été un grand grec, il est à cette heure bien vieux, et son pauvre génie bien usé. Il a sûrement fait de son mieux pour la circonstance d'aujourd'hui; mais c'est peut-être pour

vouloir trop bien faire qu'il s'est barbouillé dans cette suite d'accords. Voyons encore une fois... (*comme elle met la main sur le piano, son frere entre.*)

SCENE II.

M. DE LOSTANGES, MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT.

(*M. de Lostanges doit, dans tout son rôle, avoir le ton leste avec sa sœur, et quelquefois même un peu malin.*)

M. DE LOSTANGES.

Eh bien! ma sœur, toujours à ravauder sur ton clavecin; il doit être bien ennuyé de toi.

MADAME DE LA ROCHE.

Non, il est bon homme; il se prête à tout. Je voudrais que tu lui ressemblasses.

M. DE LOSTANGES.

Je serais toujours de bon accord, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce que ces airs-là sur ton pupitre? sont-ce des airs nouveaux?

MADAME DE LA ROCHE.

Oui. Celui que j'étudiais, par exemple, est un air tout neuf, qui a dû être chanté il y a plus de soixante ans. Je le chante ce soir chez M. de Nivernois.

M. DE LOSTANGES.

Bon! et pourquoi cela?

MADAME DE LA ROCHE.

C'est pour célébrer une naissance chere à toute l'Europe, et qui sera célébrée à jamais.

M. DE LOSTANGES.

Ah! je devine... C'est aujourd'hui le jour de cette naissance-là?

MADAME DE LA ROCHE.

Non, ce n'est pas aujourd'hui le jour, mon frere; il y a un mois qu'il est passé.

M. DE LOSTANGES.

Fort bien! Voilà comme tu t'arranges toujours; au reste je ne suis pas difficultueux, je prends ma sœur comme elle est, et le temps comme il vient; mais dis-moi pourquoi cet anniversaire a-t-il treize mois au lieu de douze?

MADAME DE LA ROCHE.

C'est que la musique est de ce vieux organiste de Saint-Ouen, que tu connais, et que...

M. DE LOSTANGES.

Oui, je le connais, et sa musique aussi. Elle m'a toujours fait souvenir de ce dicton vulgaire : *A gens de village, trompette de bois...* Eh bien! le bon homme n'était donc pas prêt il y a un mois? Je n'en suis pas surpris : il faut beaucoup de temps à son âge. Au demeurant,

qu'est-ce que cela fait pourvu qu'on arrive? *Il vaut mieux tard que jamais.*

MADAME DE LA ROCHE.

Qu'as-tu donc aujourd'hui mon frere? tu ne parles que par proverbes, comme Sancho-Pança.

M. DE LOSTANGES, *avec une gravité affectée.*

Ma sœur, les proverbes sont des adages. Un peu de respect pour eux; c'est la raison et la vérité de tous les temps et de tous les pays.

MADAME DE LA ROCHE.

Fort bien! j'y consens; mais pour revenir à notre retardement, en voici la cause: notre vieux compositeur est un homme notable à Saint-Ouen. Il y a à tout moment des assemblées de la fabrique, des assemblées de la communauté, des assises chez le juge; il faut qu'il assiste à tout cela, et voilà ce qui a retardé sa besogne de l'anniversaire.

M. DE LOSTANGES.

Que diable? est-ce qu'il faut tant de temps pour faire une méchante arriette?

MADAME DE LA ROCHE.

Méchante! cela est bientôt dit. Mais d'ailleurs c'est qu'il y en a plus d'une, et que je t'en destine une couple, un duo que je trouve as-

sez joli par exemple, et que nous chanterons ensemble.

M. DE LOSTANGES.

Moi je chante tout ce qu'on veut; mais à côté de ta belle voix, ma chere sœur, qu'est-ce que je paraîtrai? Tu ne me crois guere d'amour-propre... tu as raison. Je l'ai placé sur toi, et ce n'est pas le mettre à fonds perdu.

MADAME DE LA ROCHE.

Mon dieu! quelle galanterie! Cela vise à la fadeur, au moins, si ce n'est pas de l'ironie... Quoiqu'il en soit, puisque tu es si honnête pour moi, explique-moi, toi qui es si bon musicien, ces quatre mesures d'accompagnement qui m'embarrasent depuis une heure. (*elle lui donne la partition, elle lui montre l'endroit.*) Vois un peu, c'est là... je crois qu'il y a faute.

M. DE LOSTANGES, *prenant la partition.*

Voyons... (*il chantonne entre ses dents la note, le dessus, et la basse, l'un après l'autre.*) Pauvre imbécille! la faute est dans ta tête, et il n'y en a pas d'autre. Est-ce que tu ne sais pas que l'harmonie va comme les sceaux d'un puits? une partie descend quand l'autre monte.

MADAME DE LA ROCHE.

Belle comparaison, et qui m'éclaircit bien!

Tu as donc juré de ne jamais parler raisonnablement!

M. DE LOSTANGES.

Tiens, je vais te chiffrer tes quatre mesures, et tu verras que cela va tout seul. (*il chiffre avec son crayon, et rend la partition.*)

MADAME DE LA ROCHE, *après avoir regardé la basse chiffrée.*

Bon! je l'entends, et tu as raison. Je ne suis qu'une bête.

M. DE LOSTANGES.

Voilà qui est parlé d'or, ma sœur; mais, à propos, quand déjeûnerons-nous donc? J'ai couru tout le faubourg avant de venir ici, et je meurs de faim.

MADAME DE LA ROCHE.

Le déjeûner est sûrement prêt; mais nous attendons Dumesnil, comme tu sais.

M. DE LOSTANGES.

Dumesnil! ma foi je crois savoir où il est à présent: il n'y a pas loin. Je m'en vais le chercher, et je te l'amenerai mort ou vif. Etudie ton ariette en nous attendant, entends-tu?

(*Il sort.*)

SCENE III.

MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT, *seule.*

Oui, oui... (*à son frere, en le suivant des yeux.*) Je ne suis pas fâchée d'être seule pour répéter. (*elle se leve.*) Mettons-nous en pied comme nous serons tantôt, et lisons d'abord le titre: car je crois qu'il faudra le lire pour mettre la compagnie au fait du sujet. (*elle lit sur sa partition.*)

« Invocation à l'Aurore, quelques heures « avant l'auguste naissance, attendue le 18 jan- « vier 1726. »

(*Elle chante.*)

Le soleil sur son char ne paraît point encore;
Mais la naissante aurore
Répand les dons de Flore,
Et les fleurs
Sous ses pleurs
S'empressent à l'envi d'éclore.
Jamais ce beau séjour
Ne verra luire un plus beau jour.
Ce beau jour va des dieux signaler la puissance;
Un héros dans ces lieux recevra la naissance:
Comblez notre espérance,
Dieux qui nous le donnez;

Que tous ses jours soient fortunés,
Que tous ses vœux soient couronnés!
Il sera notre appui,
Notre sûre défense;
Il sera notre appui,
Veillez sur lui.
Mais le ciel nous entend,
Heureux et doux instant;
Henri va naître, et sa gloire commence.
Jamais ce beau séjour
Ne verra luire un plus beau jour.

SCENE IV.

M. DE LOSTANGES, MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT.

(*M. de Lostanges est entré sur la fin de l'ariette, et bat des mains quand elle est finie.*)

MADAME DE LA ROCHE, *se retournant, et apercevant son frere qui l'applaudit.*

Ah! tu étais là!

M. DE LOSTANGES.

Je ne suis arrivé qu'à la fin de l'air, et j'y ai regret, car en vérité tu as chanté comme un ange.

MADAME DE LA ROCHE.

Je le voudrais, et j'ai fait de mon mieux; car j'ai bien envie de plaire aujourd'hui.

M. DE LOSTANGES.

N'en sois pas en peine, ma sœur, je t'en réponds: je voudrais être aussi sûr de moi.

MADAME DE LA ROCHE.

Bon! vas-tu t'aviser d'avoir peur, toi qui es musicien jusqu'aux dents?

M. DE LOSTANGES.

Oui; mais la voix?...

MADAME DE LA ROCHE.

Est-ce que les professeurs ont besoin de voix? N'as-tu pas entendu avec enthousiasme Piccini, Grétry, qui sont des pots cassés? Allons, allons ne perdons pas notre temps à bavarder. Qu'as-tu donc fait de Dumesnil? Est-ce que tu ne l'as pas trouvé?

M. DE LOSTANGES.

Si fait, si fait; il me suit, mais c'est qu'il vient lentement. Il escorte les porteurs de ce que tu l'as chargé de te procurer. Il doit être bien près d'ici à présent, car je l'ai laissé au bout de la rue... (*on entend marcher.*) Et... tiens, le voilà avec son convoi.

SCENE V.

M. DUMESNIL, M. DE LOSTANGES, MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT. (*Deux porteurs, qui apportent un buste sur un brancard.*)

(*M. Dumesnil dans tout son rôle doit avoir le ton familier avec M. de Lostanges; le ton poli, mais aisé avec madame de la Roche-Lambert.*)

M. DUMESNIL, *aux porteurs.*

Posez cela là, mes enfants; (*les porteurs posent le brancard à terre.*) Prenez le buste avec adresse, et placez-le doucement sur ce piedestal que vous voyez là. (*Pendant que les porteurs exécutent*), là.... ce n'est pas tout-à-fait cela.....; fort bien.....; c'est cela..... Remportez votre brancard; vous êtes payés; allez boire un coup à l'office par-dessus le marché. (*Les porteurs font la révérence, et s'en vont avec le brancard.*) (*à madame de la Roche.*) Enfin, madame la comtesse, le voilà arrivé à bon port notre trésor. Regardez le bien.... là..... d'où vous êtes. N'en êtes-vous pas contente?

MADAME DE LA ROCHE.

Enchantée, mon cher marquis, enchantée!

il ne lui manque que la parole. (*Elle s'approche du buste pour l'examiner.*)

M. DE LOSTANGES.

Ah! s'il parlait comme l'original, il ne serait pas à bon marché.

M. DUMESNIL.

Cela est vrai cela, il ferait bien renchérir le plâtre.

MADAME DE LA ROCHE.

En vérité, c'est toute sa physionomie.

M. DUMESNIL, *faisant paraître l'inscription.*

Tenez.... voyez..... voyez celle de son ame. (*Il lit les quatre vers* (1).) Eh bien! qu'en dites-vous?

---

(1) *Quatrain mis au bas du portrait du prince Henri de Prusse, par M. de Boufflers.*

Dans cette image auguste et chere,
Tout sage verra son égal,
Tout héros verra son rival,
Et tout homme verra son frere.

Couplet du même pour le même.

Sur l'air: *Une fievre brûlante.*

Pour vous tout se déclare;
On dirait que Paris
Confond les deux Henris
De Prusse et de Navarre.
Nous nous plaisons à vous nommer,

MADAME DE LA ROCHE.

Je dis que cela est parfait. Ce n'est pas là un quatrain de Pibrac, et l'auteur de celui-ci n'est pas difficile à deviner.

M. DE LOSTANGES.

Je le vois d'ici. C'est un homme extraordinaire. Il vient de passer trois ans en Afrique; il n'y a pas eu trop chaud, il n'y a point volé le roi, ni le commerce, et il en est revenu le visage aussi blanc, le cœur aussi pur, les mains aussi nettes, et l'esprit aussi gai qu'auparavant.

M. DUMESNIL.

Il n'a rien perdu de son talent, et a seulement acquis des connaissances.

MADAME DE LA ROCHE.

Vraiment il est merveilleux; mais laissons-le là dans ce moment, et continuons notre répétition.

(*Elle chante.*)

Dans ce portrait,
On voit trait pour trait
La touchante image

Nous sommes fier de vous aimer.
Prince, on peut vous en croire:
Dites-nous sans détour
Si toute votre gloire
Vaut mieux que notre amour?

D'un héros, d'un sage.
En ce beau jour,
Ici tour-à-tour,
Offrons-lui l'hommage
Du plus tendre amour;
Oui, oui, tour-à-tour,
En ce beau jour,
Offrons-lui l'hommage
Du plus tendre amour.

Trop heureux les lieux
Qu'il préfere!
Peut-on lui plaire
Sans être heureux?
Les cœurs et les vœux
Le suivront en tous lieux.
Autour de lui sans cesse
Eclate la tendresse:
On s'empresse,
On se presse,
C'est une ivresse.

Dans ce portrait, etc.

Il sourira,
Daignera
Se plaire à
Nos chants;
Nos accents
Et nos chants,
Sur ses sens,
Sont puissants.

Son cœur s'ouvre sans cesse
A la tendresse;
Elle a sans cesse
Sur lui ses droits.
Notre voix,
Je le vois,
L'intéresse;
Il sait que nos chants
Du cœur sont les accents.

Dans ce portrait, etc.

M. DE LOSTANGES, *après l'air.*

Fort bien, ma sœur, tu en parles comme si tu le connaissais; tu l'as donc vu cet excellent prince?

MADAME DE LA ROCHE.

Oui assurément, mon frere, et tant que j'ai pu, mais pas tant que j'aurais voulu.

M. DUMESNIL.

Oh! c'est à la guerre qu'il faut le voir; c'est là..... c'est là.

M. DE LOSTANGES, *à sa sœur.*

Oui.... imagine-toi qu'il est tout à la fois terrible et adorable.

M. DUMESNIL.

C'est la vérité, l'exacte vérité. Il ressemble à Alexandre en tout point, hors qu'il n'a pas la tête penchée. Il est petit comme lui, et grand comme lui.

M. DE LOSTANGES, *à M. Dumesnil.*

Tu me rappelles cette espece de Barcarole que j'ai entendu chanter dans toutes nos garnisons, depuis la paix de 63.

MADAME DE LA ROCHE.

Qu'est-ce que c'est qu'une Barcarole, mon frere?

M. DE LOSTANGES.

Comment, tu ne le sais pas? tu ne sais rien de rien. Moi je ne sais comment tu as fait pour être ma sœur. Une Barcarole est un pont neuf de Venise, ou à la maniere de Venise. Ecoute, écoute celle-ci. (*Il chante.*)

Il n'est pas de grande taille;
Mais voyez-le à la bataille?
Il n'est géant qui le vaille;
Il ferraille, il travaille,
Il est maître passé dans l'art
De Condé, Turenne, et César.
A-t-il mis
Ses ennemis
En déroute?
C'est son cœur seul, c'est son cœur qu'il écoute.
Il ajoute
A ses talents la bonté,
A sa valeur l'humanité,
L'aménité.
Par-tout on l'aime,
Par-tout de même.

Qu'il serve de modele aux rois,
Heureux qui vivra sous leurs lois!
Il unit à la grandeur
Tant de candeur,
Tant de douceur,
Un si bon cœur!
Par-tout on l'aime,
Par-tout de même.
Qu'il serve de modele aux rois,
Heureux qui vivra sous leurs lois! (*bis.*)

MADAME DE LA ROCHE, *après que l'air est chanté.*

Je te remercie, cher frere; me voilà aussi avancée que si j'avais été à quatre batailles.

M. DUMESNIL.

Une suffit, madame la marquise; car à toutes c'est la même chose : il est le même par tout.

MADAME DE LA ROCHE.

Je ne m'étonne pas que par-tout on l'aime tant. Mais, messieurs, vous voulez déjeûner bientôt, n'est-ce pas?

M. DE LOSTANGES.

Tu le sais de reste.

M. DUMESNIL.

Le plutôt sera le mieux.

MADAME DE LA ROCHE.

Je vous demande encore un demi-quart-d'heure, parcequ'il nous reste une couple de

petits morceaux à essayer. Je m'en vais toujours faire ouvrir les huîtres, et je reviens achever notre répétition. Amusez-vous en attendant avec ce vaudeville que je vous laisse, et voyez entre vous deux à qui le chantera.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

M. DUMESNIL, M. DE LOSTANGES.

M. DUMESNIL.

Un vaudeville, mon ami, c'est mon vrai ballot. Cela doit être aisé : laisse-le moi.

M. DE LOSTANGES.

De tout mon cœur.

M. DUMESNIL.

(*Il chante le vaudeville.*)

La Grece a fait trembler l'Asie;
Elle est dans ses fers maintenant:
Rome dont la gloire est flétrie
A régné sur le continent.
Après l'été vient la froidure
Des ruisseaux arrêter le cours;
Plus de soleil, plus de beaux jours:
Ici-bas ainsi rien ne dure,
Tout change et changera toujours. (*bis.*)

Si la nature et la fortune
Ont un état si peu constant,
C'est l'effet de la loi commune,
La triste loi du changement.
Tout est soumis à ce système,
C'est l'allure de la beauté,
C'est celle aussi de la santé.
Mais, Henri, tout ce qui vous aime
De cette regle est excepté. (*bis.*)

M. DE LOSTANGES.

Il n'y a rien de si vrai..... (*voyant entrer sa sœur.*) Je t'annonce en revanche une bonne nouvelle. Nous allons, enfin je crois, avoir ce beau déjeûner si atteudu.

SCENE VII.

MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT, M. DUMESNIL, M. DE LOSTANGES.

MADAME DE LA ROCHE.

Oui, oui, messieurs, et il sera bon. Les huîtres sont fraîches comme au bord de la mer : mais nous avons encore deux ou trois petits morceaux à répéter. Voyons notre duo, mon frere. Il ne vient que trop à propos; car on dit, comme tu sais, que notre prince ne compte

pas rester ici autant que nous le voudrions.

M. DE LOSTANGES.

Allons, dépêchons-nous; mais ne pressons pourtant pas la mesure. (*Ils chantent en duo.*)

MADAME DE LA ROCHE, M. DE LOSTANGES.

Duo.

Faut-il, hélas!
Le voir fuir de nos bras?
Qu'il serait doux
De l'arrêter chez nous!
Ici les années,
Toujours fortunées,
Sans soucis, sans ennuis,
Font couler les jours et les nuits.
Ah! si nos climats
Ne lui plaisent pas,
S'il voit les temps
Ici peu constants,
C'est l'erreur des vents;
Mais notre cœur
Est sans erreur,
Aimant toujours de même ardeur;
Oui, notre cœur
Est sans erreur,
Toujours aimant d'égale ardeur.

Ah! dans quels lieux
Le chérirait-on mieux?
Chacun lui jure
Tendresse fidele et pure;

Oui, chacun lui jure,
Sans déguisement,
De l'aimer constamment.
Chacun en fait serment :
Doux serment!
Serment qui nous lie
A lui pour la vie.
Doux serment!
Si quelque autre appas
En d'autres états
Conduit ses pas,
N'y pourra-t-il pas
Trouver des ingrats? (*bis.*)
C'est à Paris
Que les Henris
Ne perdent point leur prix;
C'est à Paris
Que les Henris
Seront toujours chéris.

M. DUMESNIL.

Comme des anges; comme des anges. Nous allons déjeûner, n'est-ce pas?

M. DE LOSTANGES.

Fort bien dit, mon ami; tu as le sens droit et le goût sûr.

MADAME DE LA ROCHE.

Tout-à-l'heure vous serez à table : mais nous avons encore un vaudeville et un trio à répéter; c'est l'affaire de cinq minutes. Tenez, jetez

les yeux sur le petit trio, pendant que je chanterai le vaudeville.

(*Elle prend sur son piano deux papiers qu'elle leur donne, elle en prend un troisieme pour elle, et elle chante.*)

VAUDEVILLE.

Quand nous chantons l'anniversaire
Du héros que nous chérissons,
Nos accents ont droit de lui plaire,
Le cœur a dicté nos chansons.
L'art ne nous est pas nécessaire
Pour lui faire agréer nos vœux,
C'est par le cœur qu'on plaît le mieux. (*bis*)

L'Europe est pleine de sa gloire,
Elle le nomme son héros:
Par-tout elle a vu la victoire
Couronner ses nobles travaux.
Mais voici ce que son histoire
Doit apprendre chez nos neveux;
C'est par le cœur qu'il vaut le mieux. (*bis.*)

Privé de son rang qu'il oublie,
Il regne ici sur tous les cœurs;
A son retour dans sa patrie
Il reprendra tous ses honneurs.
Le bonheur de sa belle vie
N'en sera-t-il pas plus douteux?
C'est par le cœur qu'on est heureux. (*bis.*)

M. DE LOSTANGES.

Fort bien, ma sœur; mais allons vîte au petit trio. C'est la clôture, n'est-ce pas? et puis le déjeûner.

MADAME DE LA ROCHE.

Oui, oui, mon frere; commençons bien ensemble.

M. DUMESNIL, M. DE LOSTANGES, MADAME DE LA ROCHE, *chantent en trio.*

Rois et princes
Sont bien minces
Quand ils ne sont que cela.
Vieux adage
Sans usage
Pour le prince que voilà!
Je parie
Qu'on s'écrie:
Mieux que prince est celui-là.

Trio.

Un juge austere
Dira tout haut,
L'anniversaire
Est en défaut;
Il dût se faire
Un mois plutôt,
Un mois plutôt,
Un mois plutôt.
Juge sévere

Faisons la paix.
Tous bons effets,
Tous bons effets,
Valent mieux faits
Tard que jamais,
Valent mieux faits
Tard que jamais.

M. DE LOSTANGES.

Voilà par exemple une vérité éternelle, et sur-tout bien applicable aux déjeûners. Allons déjeûner, ma sœur : il vaut mieux tard que jamais.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Allons, allons déjeûner. (*Ils s'en vont.*)

(*Comme les trois acteurs s'en vont, madame de la Féronnaye entre avec précipitation en criant à sa sœur.*)

SCENE VIII.

MADAME DE LA ROCHE-LAMBERT, M. DUMESNIL, M. DE LOSTANGES, MADAME DE LA FÉRONNAYE.

MADAME DE LA FÉRONNAYE, *très vivement.*

Ah! ma sœur! ma sœur!....

MADAME DE LA ROCHE.

Eh bien! eh bien, ma sœur!..... qu'est-ce

qu'il y a donc? qu'est-ce qu'il y a de si pressé?

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Ce qu'il y a?.... c'est qu'il ne faut pas que vous vous en alliez si vîte, parce qu'il faut que vous chantiez encore quelque chose que je vous apporte.

M. DE LOSTANGES.

Je ne sais pas ce que c'est; mais je sais que cela sera aussi bon après le déjeûner.

M. DUMESNIL.

Aussi bon, mon ami? Cent fois meilleur.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Oh! non, messieurs, s'il vous plaît; il ne faut pas désemparer. Vous vous passerez de déjeûner aujourd'hui; vous en dînerez mieux.

MADAME DE LA ROCHE.

Eh bien, dînons ensemble au lieu de déjeûner, n'est-ce pas la même chose? il y aura tout au plus une heure de différence.

M. DUMESNIL.

Allons soit; j'y consens.

M. DE LOSTANGES.

Allons, soit; il faut toujours faire ce que les femmes veulent.

MADAME DE LA ROCHE.

Ma petite sœur, dis-nous vîte de quoi il s'agit.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Le voici. Vous savez bien que c'est aujourd'hui le 17 février.

MADAME DE LA ROCHE.

Aujourd'hui?... Sans doute.

M. DE LOSTANGES ET M. DUMESNIL, *ensemble.*

Oui, oui, madame, nous savons déja cela.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Eh bien, c'est à pareil jour de l'année derniere que cette petite fée, si aimable, et qu'on aime tant, se cassa la jambe.

MADAME DE LA ROCHE.

Vraiment oui, et je me souviens comme tout Paris en était alarmé, à commencer par moi.

M. DE LOSTANGES.

Et moi donc?

M. DUMESNIL.

Et moi?

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Je le crois bien : c'était une épidémie; mais écoutez. Comme depuis la parfaite guérison ce 17 février ne rappelle plus rien d'inquiétant, qu'au contraire il rappelle ce courage admirable qui a tant avancé le rétablissement de la fée, on veut le célébrer publiquement. Ses nieces y sont acharnées, parcequ'elles

aiment leur tante à la folie; elles seraient désolées si cela manquait.

MADAME DE LA ROCHE.

Cela ne manquera pas, du moins faute de bonne volonté. En quoi cela consiste-t-il?

M. DE LOSTANGES.

Est-ce une *adresse?* une *pétition?*

M. DUMESNIL.

Une *réclamation?* une *protestation?*

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Non, cela court les rues, ce que vous nommez-là. Ceci est de la musique; elle est du vieux bon-homme de Saint-Ouen, qui ne la fait pas trop bonne, mais toujours pour de bonnes occasions. Il ne fait que de l'envoyer aux nieces de la fée; et la plus grande du troupeau vient de me la donner afin que je vous l'apportasse tout de suite, car ces dames vous prient de la chanter ce soir chez M. de Nivernois, et il est bon que vous y jetiez les yeux auparavant.

LES TROIS ACTEURS, *ensemble.*

Voyons, voyons.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Tenez. (*elle leur donne un rouleau de musique.*) Arrangez-vous comme il vous plaira.

M. DUMESNIL, *prenant le rouleau, et regardant ce qu'il contient.*

Un air!... c'est pour vous, madame de la Roche-Lambert. (*il le lui donne.*) Un duo!... c'est encore pour vous avec M. votre frere. (*il le leur donne.*) Une ronde!... c'est pour tout le monde cela, et je garde un couplet pour moi.

MADAME DE LA ROCHE.

Ne perdons pas de temps; je commencerai. (*elle chante.*)

Sur l'air: *La jeune Hortense.*

O toi! journée,
Qui l'autre année
Pour une fée
Vis couler nos pleurs,
Sois fortunée
A cette fée,
Et chaque année
Sois chere à nos cœurs.
Quel beau spectacle
Que le miracle,
Le miracle
De la guérison!
Bel assemblage,
Sublime ouvrage,
Digne d'un sage:
C'est le courage
Avec la raison.

Sur l'air : *Le dieu d'amour.*

Dans un salon où régnait la tristesse,
Sur une couche où siégeait la douleur,
Son doux sourire annonçait la tendresse
Avec l'oubli de sa propre détresse,
Vrais attributs d'un noble cœur.
Ce calme heureux d'une ame sans faiblesse
Guérit sa plaie, et nous rend le bonheur.

Premier air à la reprise.

Quel beau spectacle,
Que le miracle,
Le miracle
De la guérison!
Bel assemblage,
Sublime ouvrage,
Digne d'un sage!
C'est le courage
Avec la raison.

M. DUMESNIL, *après que l'air est chanté.*

Comme les anges! madame la marquise, en vérité. A la premiere vue, cela est merveilleux.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Au duo tout de suite; à présent, te voilà en train.

MADAME DE LA ROCHE.

Oui... mais mon frere?...

M. DE LOSTANGES.

Ton frere, ma sœur?... Il n'a jamais de sa vie fait attendre personne. Demandes à qui tu voudras. Y es-tu?

MADAME DE LA ROCHE.

Oui. Ensemble. (*ils chantent le duo.*)

Le nautonnier des écueils préservé,
Rit dans le port du péril dont il s'est sauvé:
Le souvenir des dangers et des maux
Nous plaît au sein du bonheur, au sein du repos.
Ah! que pour nous,
Que pour nous il est doux,
De rappeler aujourd'hui
Les frayeurs et l'ennui,
Qui l'an passé nous ont nui,
A pareil jour, quand un coup imprévu
Nous fit trembler d'avoir tout perdu!

Quels moments, grands dieux!
Quand à l'entour de Gabrielle,
Nous n'avions des yeux
Que pour pleurer à qui mieux mieux!
Peine plus cruelle
Jamais ne se put avoir,
Comme jamais on n'eut pu voir
Amour plus tendre au désespoir.
Parmi nos alarmes,
Et nos soupirs et nos larmes,
Gabrielle de ses charmes
Ne perdait pas le pouvoir.

Gaie et tranquille au milieu des douleurs,
Elle savait consoler, rassurer nos cœurs.
Présage heureux favorable à nos vœux,
Qui promettait à nos vœux la faveur des dieux!
De ce beau jour célébrons le retour,
De ce beau jour si cher à notre amour.

M. DUMESNIL, *après le duo.*

Fort bien encore, fort bien! Ma foi vous êtes une charmante famille.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Il n'y a plus que la ronde, ce me semble. Cela ira tout seul; ce n'est pas la peine de l'étudier.

MADAME DE LA ROCHE.

Mais, ma sœur, il y a quatre couplets: ainsi il faudra que tu en chantes un.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Moi! avec le peu de voix que j'ai? On ne m'entendra pas, et je mourrai de peur.

MADAME DE LA ROCHE.

On t'accompagnera en sourdine; et pour t'aguérir, il faut répéter. Prends le dernier couplet pour toi. Le courage te viendra en nous écoutant.

MADAME DE LA FÉRONNAYE.

Je le veux bien, puisqu'il le faut. Commencez.

M. DE LOSTANGES.

Oui; mais prenez donc garde. Il est question aujourd'hui de l'anniversaire de Monseigneur le prince Henri; ma sœur l'a déja reculé d'un mois de son autorité; et puis nous allons l'entrelarder d'une jambe cassée. Comment cela va-t-il, et comment le prince le trouvera-t-il?

MADAME DE LA ROCHE.

Oh! fort bon, mon frere; je t'en réponds, il connaît la fée; par conséquent il l'aime, et il sera fort aise de la voir fêtée avec lui.

M. DUMESNIL.

Je n'en doute en vérité pas. Commençons donc, car il faut une fin à tout.

VAUDEVILLE.

Sur l'air: *Sur ce qui nous rend sensibles.*

(On répete en refrain les deux derniers vers de chaque couplet.)

M. DUMESNIL.

C'est un double anniversaire
Que nous célébrons ici,
C'est un cœur tendre et sincere
Qui nous guide en tout ceci.
Unissons dans une ronde
Gabrielle avec Henri;
Il est cher à tout le monde,
Gabrielle l'est aussi.

MADAME DE LA ROCHE.

Ce n'est pas chose nouvelle
Que de voir sur nos coteaux,
Le sort d'une Gabrielle
S'unir au sort d'un héros.
Gabrielle la seconde
Sied bien au second Henri;
Tous deux sont l'honneur du monde,
Ils en sont l'amour aussi.

M. DE LOSTANGES.

Ce n'est pas un vain système
Que nous suivons aujourd'hui,
Je vois le héros lui-même
Attirer la dame à lui;
Et c'est sur quoi je me fonde
Pour le refrain que voici:
Gabrielle la seconde
Sied bien au second Henri.

MADAME DE LA FERONNAYE.

Si je joins dans votre ronde
Mon couplet à vos couplets,
Il ne faut pas qu'on me gronde
Du peu de voix que j'y mets.
Par-tout on fête à la ronde
Gabrielle avec Henri,
C'est le droit de tout le monde,
C'en est le plaisir aussi.

En chœur.

C'est le droit, etc.

(*Après la ronde, M. de Lostanges voyant arriver M. de la Roche-Lambert.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, M. DE LA ROCHE-LAMBERT.

M. DE LOSTANGES.

Ah! voilà M. de la Roche-Lambert qui rentre.

M. DE LA ROCHE.

Je vous demande pardon, mon frere, je ne rentre point; j'étais ici à côté, et j'ai tout entendu.

LES DEUX FEMMES.

Bon!

M. DE LA ROCHE.

Vrai; et savez-vous pourquoi je viens?

LES DEUX HOMMES.

Pour nous avertir qu'il faut aller dîner, n'est-ce pas?

M. DE LA ROCHE.

Oui, sans doute; mais auparavant écoutez un petit couplet que je viens de faire en écoutant les vôtres.

LES DEUX FEMMES.

Chantez, chantez; nous ferons chorus.

M. DE LA ROCHE *chante.*

Souffrez que sans être habile
J'ajoute un couplet ici,
Aux couplets du vaudeville
De Gabrielle et d'Henri.

(*Aux dames.*)

Ma voix est loin de la vôtre
Dont le son est si flatteur;
Mais pour chanter l'un et l'autre
Il suffit d'avoir un cœur.

Chœur.

Oui, pour chanter l'un et l'autre
Il suffit d'avoir un cœur.

MADAME DE LA ROCHE *chante.*

Jadis les temples de la Grece,
Multipliés en mille endroits,
D'un dieu seul, ou d'une déesse,
Consacraient le culte et les droits.
La beauté, l'esprit et les graces,
Et la sagesse et la valeur,
Circonscrits chacun dans leurs places,
Y recevaient les dons du cœur.

Une méthode assez nouvelle
Réunit les vœux des mortels;
Il nous suffit de Gabrielle
Avec Henri sur nos autels.
La beauté, l'esprit et les graces,
Et la sagesse et la valeur,
Dans un même temple ont leurs places,
Et le temple est dans notre cœur.

(*On répete en chœur le dernier vers.*)

FIN.

PQ 2015 N4 1807 ptie.4

Nivernais, Louis Jules Barbon Mancini Mazarini

Oeuvres posthumes du duc de Nivernois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY